

Le Cercle Ernest Renan

Fondé en 1949 par Prosper ALFARIC

Professeur d'Histoire des Religions à l'Université de Strasbourg
Et Georges Ory

Anciens présidents :

Madame Jannick Soisson-Roux, Prosper Alfarc,
Georges Ory, Guy Fau, Jean Magne, André Brisset

Membres d'honneur : Francis PERRIN (†) ; Yves COPPENS, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences ; Jean-Claude PECKER, professeur honoraire au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences ; Emmanuel LEROY-LADURIE, historien, professeur au Collège de France, administrateur général de la Bibliothèque Nationale ; Paul ANXIONNAZ, ancien ministre, Professeur Louis ROUGIER (†)

<p>Adhésion comprenant le service des cahiers : France et départements d'outre-mer : 40 Euros Pays de l'Union européenne et territoires d'outre-mer : 47 Euros Pays d'Europe hors de l'Union Européenne : 55 Euros Autres continents : 62 Euros A adresser : 67, boulevard des Invalides – 75007 - Paris</p>
--

L'année comptable allant du 1^{er} Janvier au 31 Décembre, toute adhésion en cours d'année, avant le 30 Septembre, entraîne automatiquement l'envoi des Cahiers publiés depuis le début de l'année.

Nous prions nos adhérents de régler leur cotisation avant le 15 Janvier. Les adhésions survenant durant le quatrième trimestre sont considérées comme portant sur l'année suivante.

Réunions du Cercle : Une réunion, comprenant une conférence, a lieu tous les mois à partir de Septembre jusqu'à Juin tous **les 3èmes jeudis de chaque mois, à 17 heures, à l'Hôtel de l'Industrie 4, place Saint Germain des Prés – 75006 Paris, salle des trois Consuls – 1^{er} étage...**

Si des adhérents de province désirent recevoir une invitation personnelle à nos conférences, il suffit qu'ils en fassent la demande à :

Monsieur Jean-Claude Dubreuil - Secréariat du Cercle Ernest Renan
93, cours Paul Doumer – 17100 - Saintes.
secretaire.renan@laposte.net

On peut se procurer ces conférences au prix de 8 Euros franco
au Cercle Ernest Renan 67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

<p>Ce numéro des Cahiers du Cercle Ernest Renan a été composé par les soins de membres de l'association – Cercle Ernest Renan – Siège social : 52 avenue de Paris – 94200 Vincennes. Président : Monsieur Guy Rachtet - 67, boulevard des Invalides – 75014 Paris FR. ISSN 008.0098.</p>
--

« Quant aux personnes qui ont besoin, dans l'intérêt de leur croyance, que je sois un ignorant, un esprit faux, un homme de mauvaise foi, je n'ai pas la prétention de modifier leur avis. Si cette opinion est nécessaire au repos de quelques personnes pieuses, je me ferais un véritable scrupule de les désabuser. »

Ernest Renan

Les opinions exprimées dans les articles des Cahiers le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Le Cercle Ernest Renan, refusant tout dogmatisme et estime que nul ne possède la Vérité, mais se doit de la rechercher, se fait un devoir de publier des textes qui reflètent les points de vue les plus divers et parfois opposés. Il n'y a pas chez nous de censure. Les seules « doctrines » dont peut se targuer notre Cercle sont la recherche de la connaissance dans la tolérance et la remise en question permanente des opinions admises. Il reprend à son profit l'antique formule de Pyrrhon rapportée par Plutarque : « Εν τοις ἀδηλοῖς ἐπεχω » « Dans le doute je suspends mon jugement. »

<http://www.cercleernestrenan.org>

Les manuscrits non sollicités ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

<p>Un avatar du paganisme (suite) Chapitre XX - Mythes et rites Sacrifice, Eucharistie et Communion.</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Pierre Soisson</p>	5
<p>Le bouddhisme Theravâda par les textes</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Jean-Marie Marchal</p>	19
<p>Billet d'inquiétude : A propos de la « Grande Bibliothèque d'Alexandrie ».</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Guy Rachet</p>	45
<p>Les livres : Jean-Pierre Castel Le déni de la violence monothéiste.</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Jannick Soisson-Roux</p>	55
<p>D'un séjour à Sorrento à l'autre...</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">André Lama</p>	61
<p>Buffon et la Sorbonne.</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Max Bayard</p>	75
<p>La Fatiha, sourate ouvrante et pénétrante...</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Gilles Courtieu</p>	79
<p>Bernadette RIGAL-CELLARD : Religion et mondialisation - Exils, expansions, résistances.</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Bernard Blandre</p>	85
<p>"Fils d'homme" et autres locutions difficiles dans les deux Testaments.</p> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Marco Treves</p>	96

Bureau en exercice du Cercle Ernest Renan

Présidents d'honneur :

M. Jean MAGNE

Diplômé de l'École des Hautes Études

Docteur en Histoire des Religions - Licencié en Philosophie

Ancien président

Mme Jannick SOISSON-ROUX

Docteur en Philosophie

Ancien président

Président :

M. Guy RACHET

Écrivain

Vice-président – Responsable des conférences mensuelles :

M. Ferdinand FERRAND

Secrétaire Général :

M. Jean-Claude DUBREUIL

Trésorier : Mme Liliane LAPLAINE

Gestionnaire du site Internet :

M. Philippe SAIDANI

Membres du bureau – Conseillers à la Rédaction :

Mme Jannick SOISSON-ROUX

M. Peter FARREN

M. Pierre DANE

M. Bruno ALEXANDRE

UN AVATAR DU PAGANISME : UN CHRIST NOMME JESUS – (SUITE)

3ème PARTIE

MYTHES ET RITES

CHAPITRE XX

SACRIFICE, EUCHARITIE ET COMMUNION

SANG ET SACRIFICE

Tous les cultes archaïques ont pratiqué le sacrifice humain. Même dans des temps comme le XV^{ème} siècle de notre ère, relativement proches de nous, chez les Aztèques du Mexique, le sacrifice humain est une institution de base de la religion : il y eut certaines années où, avant l'arrivée de Cortès et des conquistadores, furent ainsi sacrifiés plus de 40 000 hommes et enfants en hommage aux dieux pour se les rendre fastes.

Chez les anciens Sémites, le sacrifice humain a proliféré. Les Hébreux le pratiquent : sacrifice d'Isaac par Abraham¹, de la fille de Jephthé à la suite d'un vœu de son père², du roi Moab qui « prit son premier-né qui devait régner à sa place, et l'offrit en holocauste sur la muraille »³. Plus tard, le Lévitique interdit cette pratique sanguinaire : « Tu ne livreras aucun de tes descendants pour le faire passer en l'honneur de Moloch »⁴ ; « Quiconque parmi les Israélites ou parmi les immigrants qui séjournent en Israël livre à Moloch l'un de ses descendants, sera puni de mort : les habitants du pays le lapideront »⁵.

¹ *Genèse*, XXII, 1-9.

² *Juges*, XI, 30-39.

³ *2ème Livre des Rois*, III, 27.

⁴ *Lévitique*, XVIII, 21.

⁵ *Ibidem*, XXII, 1-3.

Comme dans le cas du sacrifice interrompu d'Isaac par Abraham, il s'agit souvent du sacrifice d'un descendant, le *Lévitique* le montre bien. Il est de coutume, chez les anciens Hébreux, de sacrifier à la divinité leur premier-né. Malgré les interdits ultérieurs du *Lévitique*, longtemps cette coutume va persister ; « Ils ont bâti des hauts-lieux à Topheth dans la vallée de Ben-Hinnoun pour brûler au feu leurs fils et leurs filles »⁶ ; « Ils répandirent le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils sacrifièrent aux idôles des Cananéens »⁷ ; « Ils ont bâti des hauts-lieux à Baal pour brûler au feu leurs fils en holocauste »⁸ ; « Ils ont bâti des hauts-lieux à Baal, dans la vallée de Ben-Himmon pour faire passer à Moloch leurs fils et leurs filles »⁹ ; « Ils ont fait passer par le feu leurs fils et leurs filles »¹⁰.

Les Chroniques nous apprennent que le roi Ahaz « fit passer ses fils par le feu suivant les horribles pratiques que l'Eternel avait dépossédées devant es Israélites »¹¹. De même Manassé « fit passer son fils par le feu »¹² suivant la coutume des Israélites que maudira encore Ézéchiël : « De plus leurs fils qu'elles m'avaient enfantés, elles les ont fait passer (par le feu) à leur intention pour qu'ils soient dévorés »¹³. Même Salomon doit pratiquer un culte sanglant puisque nous savons par le *Livre des Rois* que « Josias rendit impurs les hauts-lieux qui étaient en face de Jérusalem, sur la droite de la montagne de la Destruction, et que Salomon, roi d'Israël, avait bâti à Astarté, l'abomination des Sidoniens, à Kémoch, l'abomination de Moab et à Mikom, l'horrible (idole) des Ammonites. Il brisa les stèles, coupa les poteaux d'Achéra et remplit d'ossements humains la place qu'ils occupaient »¹⁴.

Des traces de cette coutume primitive du sacrifice du premier-né chez les Israélites ressortent encore de plusieurs passages de la

⁶ Jérémie, VII, 31.

⁷ *Psaumes*, CVI, 38.

⁸ Jérémie, XIX, 5.

⁹ *Ibidem*, XXII, 35.

¹⁰ *Psaumes*, XVII, 17.

¹¹ 2 *Chroniques*, XXVIII, 3 ; 2 *Rois*, XVI, 23.

¹² 2 *Rois*, XXI, 6.

¹³ *Ézéchiël*, XXIII, 37.

¹⁴ 2 *Roi*, XXIII 1_14.

Bible : « L'Éternel parla à Moïse et dit : consacre-moi tout premier-né »¹⁵ ; « ... car tout premier-né parmi les Israélites m'appartient, tant parmi les hommes que parmi les animaux ; le jour où j'ai frappé tous les premiers-nés dans le pays d'Égypte, je me les suis consacrés »¹⁶ ; « Tu me donneras le premier-né des de tes fils »¹⁷ ; « Tout aîné m'appartient »¹⁸. Il y a, dans toutes ces paroles, une réminiscence de l'archaïque sacrifice sanglant. D'ailleurs l'usage restera d'offrir en sacrifice tous les prémices du cheptel ou de la récolte - qui pourront, avec le temps et pour le plus grand bénéfice du clergé, être rachetés au Temple -.

Chez les sémites, le sacrifice humain va évoluer et ce sinistre rituel sera remplacé par la circoncision qui a valeur de sacrifice et de rachat. Coutume très ancienne et non spécifique aux Hébreux. Elle a dû être pratiquée en Égypte dans les temps les plus reculés et c'est peut-être de son séjour sur les bords du Nil¹⁹ qu'Abraham la rapporta.

En fait, nous pensons que cette coutume a été introduite chez les Juifs par Moïse (qui est un Égyptien d'origine comme le montre son nom Moshé) et que c'est bien plus tard que les rabbis la feront remonter, pour étayer leur tradition, à Abraham. En effet, on lit dans Hérodote qui visita l'Égypte vers 450 avant notre ère que « seuls de tous les hommes, les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens ont dès l'origine été circoncis... Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine (c'est à dire les Juifs) eux-mêmes avouent que les Égyptiens leur ont appris cette pratique. Les peuples que je viens d'énumérer sont de tous les hommes les seuls qui pratiquent la circoncision, et il est visible qu'en cela ils imitent les Égyptiens »²⁰. Un parallèle entre les anciennes coutumes égyptiennes et de nombreuses pratiques du culte mosaïque montre bien que celui-ci découle en grande partie de la religion de l'ancienne Égypte. Ainsi Hérodote affirme que les

¹⁵ *Exode*, XIII, 2.

¹⁶ *Nombres*, VIII, 17.

¹⁷ *Exode*, XXII, 28.

¹⁸ *Ibidem*, XXIV, 19.

¹⁹ *Genèse*, XII, 10-20.

²⁰ HERODOTE, *Histoires*, livre II, CIV.

Égyptiens « regardent le porc comme un animal impur. Jamais un homme ou une femme égyptien ne voudrait embrasser un Grec, se servir de son couteau, de sa broche ou de sa marmite, ni ne mangerait de la chair d'un bœuf qui aurait été découpé avec le couteau d'un Grec »²¹ ; « Ils évitent d'user de coutumes grecques et, pour tout dire, ce celles des autres hommes »²² ajoutant que, dans leur étroit orgueil, ils considèrent de haut les autres peuples qui étaient impurs et plus éloignés qu'eux-mêmes des dieux. Ces traits offrent une étroite similitude avec certaines particularités de la philosophie raciste et xénophobe, des mœurs et de la mentalité du "peuple élu". Le poète romantique juif Henri Heine n'écrit-il pas de la religion juive qu'elle est "un fléau ramené de la vallée du Nil, la foi malsaine de la vieille Égypte" ? Il nous paraît certain que le culte d'Aton imposé par le pharaon de la XVIIIème dynastie, Amenhotep IV, préfigure sérieusement le culte de Iahvé.

La circoncision va devenir la marque d'une appartenance à une communauté, marque distinctive au même titre que certaines ablations du lobe de l'oreilles ou même la subincision²³. Au cours des temps, chez les Juifs, la circoncision perd de son symbolisme sacrificiel et ne subsiste plus que comme signe d'Alliance avec Iahvé. Plus tard, les judaïsants chrétiens transféreront ce symbole sanglant sur celui du sang répandu par Jésus et feront ainsi l'économie de cette opération.

la vie de la victime de l'ancien sacrifice humain sera, chez les israélites, rachetée d'une autre manière, comme le montre bien le passage du livre des Nombres : « Tout premier-né de toute chair, qu'ils offriront à l'Éternel, hommes et bêtes, sera pour toi et tu prendras un rançon pour le premier-né de l'homme et tu prendras un rançon pour le premier-né d'un animal impur²⁴. D'où la coutume d'offrir un don au Temple pour la naissance d'un premier-né comme pour celle d'un animal impur, alors que pour les premiers-nés des autres animaux, ils étaient offerts pour être sacrifiés. *Par un texte du livre des*

²¹ *Ibidem*, Livre II, XLI.

²² *Ibidem*, Livre II, XCI.

²³ Cette mutilation est pratiquée par les tribus d'Australie et décrite par l'anthropologue hongrois Geza Rohem, elle consiste à inciser le pénis sur toute sa longueur...

²⁴ *Nombres*, XVIII, 15.

*Nombres*²⁵, Iahvé désigne Aaron, frère de Moïse et les lévites comme propriétaires terrestres des dons qui sont faits au temple. Plus tard, on put racheter les animaux ainsi offerts, d'où un considérable revenu pour la classe sacerdotale : « Tu rachèteras avec un agneau le tout-premier de l'âne... tu rachèteras aussi tout premier-né de l'homme parmi tes fils »²⁶. Plus tard encore, le rachat des premiers-nés sera remplacé par la consécration des lévites²⁷.

Ainsi s'établit la coutume de ne plus sacrifier le premier-né, ainsi de racheter sa vie. Abraham, au fond, préfigure ce rite de rachat lorsque, arrêté par un ange du seigneur qui lui ordonne de laisser la vie à Isaac, il substitue à ce dernier un bélier²⁸. Le symbole est le même chez Jésus : comme Isaac il porte le bois qui va servir à son supplice jusqu'à l'endroit où ce supplice doit avoir lieu. Et comme le Fils de l'Homme, en l'occurrence Jésus, est l'archétype de tous les hommes, il va, bouc émissaire, racheter par son sacrifice l'humanité entière. Isaïe n'a-t-il pas écrit : « Je viens à ton secours. Oracle de l'Eternel ton rédempteur »²⁹.

La signification profonde du sacrifice et du rachat se retrouve dans tous les cultes primitifs. Le christianisme n'échappe pas à la règle. Comme l'écrit Alfaric : « Par son thème essentiel (la résurrection du Christ immolé pour le salut des hommes) la fête de Pâques rejoint et absorbe les fêtes joyeuses des religions de salut, si populaires dans l'est méditerranéen où l'on célèbre un être divin en forme humaine : Osiris, Tammouz, Adonis, etc., tragiquement sacrifié, triomphant de la mort et devenant pour ses adorateurs le principe d'une nouvelle vie »³⁰.

Par ce qu'il précède, nous avons voulu montrer que, malgré ce qu'il y a d'inconciliable entre les pensées chrétienne et juive, il a été possible, pour un certain nombre de judaïsants, bien qu'imprégnés de philosophie et de rituel biblique, d'adopter la conception d'un dieu sauveur, souffrant et mourant, propre au paganisme. La relation entre

²⁵ *Nombres*, XVIII, 1-32 ; cf. aussi *Ézéchiel*, XLIV, 28-30.

²⁶ *Exode*, XIII, 13 ; *Lévitique*, XXVII, 30 ; *Malachie*, III, 10.

²⁷ *Nombres*, III, 11-13 et VIII, 16-18.

²⁸ *Genèse*, XXII, 13.

²⁹ *Esaïe*, XLI, 14.

³⁰ Prosper ALFARIC, op. cit.

deux visions opposées de la divinité a été, à notre sens, en grande partie réalisée par la notion du sacrifice-rachat propre à toutes les religions anciennes, y compris le judaïsme. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faut voir une filiation directe entre celui-ci et le christianisme.

LA COMMUNION

Le mot "communion" vient du latin *communio* et signifie "communauté, mise en commun, participation".

Le repas en commun est une très antique institution religieuse. On le trouve dans les cultes à mystères comme ceux de Cybèle, de Mithra, des divinités syriennes, etc., en tant que repas sacré réunissant les sectateurs du dieu.

A l'origine, il est simplement le repas familial ou, plus primitivement encore, le partage de la cueillette et de la chasse avec les proches du groupe familial ou les membres du clan. D'où la notion de fraternité, de consanguinité qui marque le repas pris en commun.

De nos jours encore, le fait de prendre un repas avec des amis est signe de convivialité.

Au début du christianisme, il n'est signalé que de simples repas communautaires. Dans sa soi-disant lettre à Trajan, le pseudo Pline le Jeune indique que les chrétiens se réunissent pour manger des "mets innocents". Et même, si nous en croyons l'épître aux Corinthiens, des nourritures moins innocentes, puisque Paul écrit : « Donc, vous vous réunissez, ce n'est pas pour manger le repas du seigneur ; car en mangeant avec les autres, chacun prend son propre repas, et l'un a faim alors que l'autre est ivre. N'avez-vous pas de maisons pour y manger et boire ? »³¹.

Dans la religion juive, le rite du repas en commun est important : celui du début du sabbat d'abord, mais surtout celui de la Pâque car il symbolise l'unité du peuple élu et commémore le jour où Iahvé l'a délivré de l'esclavage égyptien. Mais en examinant certaines coutumes encore en vigueur chez les Juifs, on s'aperçoit que la fête de Pâque a gardé des traits qui remontent à une beaucoup plus haute primitivité. Elle a en effet une double origine : d'abord une fête de nomades, ensuite une fête de sédentaires, bien antérieures au mo-

³¹ 1ère épître aux Corinthiens, XII, 20-23.

saïsmes. Ces deux fêtes n'ont, au départ, qu'un seul point commun : l'époque de l'année où elles sont célébrées. Puis elles seront ultérieurement confondues.

UNE FETE DE NOMADES

La pleine lune de printemps est une date essentielle de la vie des tribus nomades. Elle annonce le retour de la belle saison où la nature reprend vie, où reverdissent les pâturages. Le premier mois du calendrier juif est *Nissan*, mot dérivé de l'akkadien *nissanu* qui signifie "commencement". Ce mois s'étend de la mi-mars à la mi-avril de notre calendrier. Cette pleine lune entraîne donc chez les nomades primitifs des festivités en relation directe avec le culte lunaire. En effet, chez les populations archaïques, la lune revêt une extrême importance : c'est elle qui rythme les saisons et même la biologie. Les vieux dictons paysans qui remontent aux plus anciennes observations de la nature font presque toujours intervenir la lune quand il s'agit de prévoir le temps, par exemple ; les calendriers antiques sont des calendriers lunaires. Et les premiers nomades hébreux durent, comme bien d'autres peuples, rendre un culte à la déesse Lune aux mystérieuses apparitions et disparitions. D'où le caractère nocturne de cette fête.

Or l'équinoxe de printemps et la pleine lune correspondante signifient passage d'une saison à l'autre. D'où le nom de Pâque - en hébreu *Hag Ha Posah* = fête du passage -. L'étymologie de ce mot a été ultérieurement mal interprétée dans le sens de "passage" de la Mer Rouge, ou plutôt de la Mer des Roseaux ou des Joncs, par les hébreux fuyant les troupes de Pharaon. C'est une erreur, car si, comme l'affirment les textes de l'Exode, la Pâque est l'anniversaire du départ d'Égypte, elle ne peut pas être en même temps, celui du passage de la Mer des Roseaux, puisque les deux événements, si tant est qu'ils aient eu lieu, se sont obligatoirement déroulés à plusieurs jours d'intervalle. En fait, c'est primitivement une fête familiale : on y mange un agneau mâle ou un chevreau, symboles, pour des pasteurs itinérants, de la nourriture familiale de l'année.

Si, plus tard, la *Bible* interdit de briser aucun os d'un animal³², cela correspond à un tabou magique : un os brisé pourrait, par l'effet de la

³² *Exode*, XII, 46 ; *Nombres*, IX, 12.

loi de participation, bien connue de tous ceux qui ont étudié les mentalités pré-logiques, porter malheur à tout le cheptel.

Ensuite « on prendra son sang et l'on en mettra sur les deux poteaux et sur le linteau des maisons »³³ : encore un vieux rite magique que l'on trouve déjà à Babylone, où un antique rituel ordonne : « A la porte du palais sera sacrifié un agneau. Avec le sang de l'agneau on enduira les montants de droite et de gauche de la porte du palais. On attendra le lever du jour... »³⁴.

De même il est prescrit en parlant de l'agneau pascal : « Vous n'en laisserez rien jusqu'au matin et s'il en reste quelque chose le matin, vous le brûlerez au feu »³⁵. Toujours un antique tabou : il faut éviter que les restes de l'agneau soient profanés, ce qui pourrait porter malheur à tout le troupeau.

UNE FETE DE SEDENTAIRES

Avant que les hébreux, de retour d'Égypte, n'occupassent la Terre Promise, les paysans cananéens qui habitaient le pays fêtaient chaque année la moisson. Les Juifs adoptèrent cette fête locale au cours de laquelle on mange des pains non levés, après avoir détruit tout ce qui, dans la maison, est pain ancien ou pâte ou levain. Le symbolisme est simple : il s'agit d'obtenir de la divinité une bonne récolte : on commence donc l'année avec des pains nouveaux fabriqués avec de la farine provenant des premiers blés récoltés, donc obligatoirement sans levain, puisque le levain est de la pâte ancienne fermentée. Comme on ne veut pas que la nouvelle récolte soit souillée par l'ancienne, on détruit tout ce qui était pain auparavant.

Cette fête prendra le nom en hébreu de *Hag Ha Massot* = fête des pains non levés, et elle n'est pas la même que la Pâque puisque nous lisons dans le *Lévitique* : « Le premier mois, le quatorze du mois, entre les deux soirs ce sera la Pâque pour l'Éternel, et le quinzième jour de ce mois, ce sera la fête des pains sans levain pour l'Éternel »³⁶.

³³ *Exode*, XII, 7.

³⁴ LETOUZEY & ANE, *Textes religieux assyriens et babyloniens*, 1ère série, Paris 1903, pp. 257 et 265.

³⁵ *Exode*, XII, 10.

³⁶ *Lévitique*, XXIII, 6.

FUSION DES DEUX FETES EN LA PAQUE JUIVE

Les deux fêtes vont fusionner au VII^{ème} siècle avant notre ère, sous le roi Josias qui élimine divers cultes célébrés à Jérusalem et sous le règne duquel a été composé le *Deutéronome*. Or, nous lisons dans cet ouvrage : « Observe le mois des épis et célèbre la Pâque en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu... Car c'est dans le mois des épis que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir d'Égypte, pendant la nuit. Tu sacrifieras la Pâque à l'Éternel, ton Dieu, du menu et du gros bétail dans le lieu que l'Éternel choisira pour y faire demeurer son nom. Pendant la fête, tu ne mangeras point de pain levé, mais tu mangeras sept jours du pain sans levain, du pain d'affliction, car c'est avec précipitation que tu es sorti d'Égypte... On ne verra pas chez toi de levain, pendant sept jours dans tout ton territoire ; et rien de la chair que tu sacrifieras le soir du premier jour ne restera pendant la nuit jusqu'au matin »³⁷.

Ce passage montre bien qu'à l'époque où est composé le *Deutéronome*, les deux fêtes sont confondues par la réforme religieuse de Josias, alors qu'elles étaient encore distinctes au moment de la composition du *Lévitique* et que leur signification primitive a fait place à une interprétation purement mosaïque.

En 608 avant notre ère, la mort de Josias, au combat, à Meguido³⁸, va ouvrir une époque tragique pour le peuple d'Israël : perte de son indépendance, déportation à Babylone de son élite jusqu'en - 539. Cependant la fête de la Pâque, nouvelle version, persiste à cette date : « Le quatorzième jour du premier mois sera pour vous la Pâque. C'est une fête de sept jours : on mangera des pains sans levain »³⁹. Aucun changement au retour d'exil : « Les anciens déportés célébrèrent (la Pâque) le 14 du premier mois »⁴⁰. C'est vraiment devenu la grande fête rituelle juive dont la forme définitive sera donnée par le *Code Sacerdotal*⁴¹.

³⁷ *Deutéronome*, XVI, 1-4.

³⁸ *2^{ème} Livre des Rois*, XXIII, 29.

³⁹ *Ézéchiel*, XLV, 21.

⁴⁰ *Esdras*, VI, 19.

⁴¹ Cf. *Exode*, XII, 1-20 ; *Lévitique*, XXIII, 4-8.

Mais il n'empêche que, sans s'en douter, par la Pâque actuelle, les Juifs célèbrent deux anciens cultes naturalistes et bien païens !

Nous avons vu précédemment que le repas pascal juif se caractérisait par les quatre coupes de vin, le pain sans levain, les herbes amères, le charoseth et, à l'époque de la naissance du christianisme, par l'agneau rôti. Nous avons vu aussi que la Cène ne comprenait aucun de ces éléments, ce qui nous amène à penser que les évangélistes ont décrit là un repas de veille de sabbat, ce qui nous amène à dire qu'aucun de ces évangélistes n'était d'origine juive, car, sans cela, ils n'auraient pas confondu deux rituels aussi différents.

Mais, comme nous l'avons déjà signalé, que l'on considère que la Cène décrive un repas pascal ou un repas de veille de sabbat, en ce qui concerne la consécration du pain et du vin au corps et en sang de Jésus, il n'y a là aucun rapport possible avec une quelconque cérémonie judaïque. L'attitude de Jésus donnant à boire son sang, même sous forme symbolique, alors que la loi mosaïque prohibe toute consommation de sang ⁴² aurait constitué aux yeux de n'importe quel Juif un abominable blasphème. Et qui plus est, du sang humain ! Il en est de même en ce qui concerne la consommation de chair humaine, même encore une fois sous forme symbolique.

Par contre nous trouvons semblable rituel dans différentes religions à mystères :

Les prêtres d'Osiris prononcent cette formule sur une coupe emplie de vin : « Dis sept fois : tu es du vin et non du vin, mais les entrailles d'Osiris »⁴³.

Rappelons que Firmicus Maternus, un auteur chrétien, compare l'eucharistie à une cérémonie du culte d'Attis au cours de laquelle on consommait du pain présenté sur un tambourin et où l'on buvait du vin servi dans une cymbale⁴⁴. Dans les mystères d'Éleusis, l'initié prononce la formule suivante : "J'ai bu le Kukeôn. C'était, d'après

⁴² *Lévitique*, VII, 26 et XVII, 10-14 ; *Genèse*, IX, 3-4.

⁴³ Cf. Prosper ALFARIC, *op. cit.*, p. 69 ; Charles GUIGNEBERT, *Le Christ*, p. 273.

⁴⁴ Firmicus MATERNUS, *De errore profanarum religionum*, 18.

l'Iliade⁴⁵, un mélange de farine d'orge, de vin de Pramnós et de fromage.

La légende de Mithra rapporte aussi que ce dieu incarné prend son dernier repas, avant de monter au ciel, avec ses amis et consomme du pain et de l'eau qu'il distribue aux convives. L'analogie de ce rituel avec la Cène est tellement frappant que Justin a écrit : « C'est cela même que dans les mystères de Mithra ont appris à faire les mauvais démons. Qu'on présente en effet du pain et une coupe d'eau dans les cérémonies d'initiation, avec certaines formules, ou vous le savez ou vous pouvez le savoir »⁴⁶. Justin oublie tout simplement que le mithraïsme et la cérémonie en question sont bien antérieurs au christianisme !

On a déchiffré une inscription retrouvée dans le temple de Mithra construit sous l'Église Sainte Prisca à Rome : « Vous nous avez sauvés par l'effusion du sang éternel »⁴⁷.

Ainsi la religion chrétienne a copié sa communion sur des cérémonies païennes de religions à mystères, tout comme elle a copié sa semaine sainte sur celle d'Attis. Au IV^{ème} siècle, saint Augustin proteste avec véhémence contre ceux qui affirment qu'Attis est chrétien⁴⁸. Le repos dominical chrétien n'a rien de commun avec le sabbat juif : I est l'héritier du dies dominica, d'où le mot dimanche et non pas samedi. D'où le terme anglais sunday et le mot allemand sonntag (jour du soleil). Les Pâques chrétiennes n'ont rien de commun avec la Pâque juive qui commémore, depuis Moïse, la sortie d'Égypte. Par contre, elle rejoignent les anciennes fêtes païennes de Canaan, de Grèce, de Syrie, de Perse, d'Égypte et de bien d'autres pays en commémorant le renouveau de la vie au printemps, le dieu

⁴⁵ HOMÈRE, *Illiade*, XI, vers 624, 641. Homère écrit, d'autre part, que Circé y ajoute du miel et des drogues magiques (*Odyssée*, X, vers 234). Dans les *Hymnes homériques* (édition A. Gemoll, 1886), dans l'*Hymne à Cérès*, (v. 208) il est question, sous ce vocable, d'un mélange de farine, d'eau et de pavot.

⁴⁶ JUSTIN, *Apologia*, I, 66, 4.

⁴⁷ Cf. VERMASEREN, *Les inscriptions sacrées du mithraïsme sur l'Aventin et Annales du Centre d'études d'Histoire des religions*, Université de Bruxelles 1962.

⁴⁸ Cité par CREMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris 1963, p. 67.

ressuscitant n'étant que le symbole des premiers bourgeons⁴⁹.

THEOPHAGIE ET COMMUNION

La théophagie ou sacrifice qui consiste à manger le corps du dieu sous une forme symbolique remonte aux coutumes les plus primitives. Elle provient du même concept que l'anthropophagie.

Sauf de très rares cas accidentels, l'anthropophagie n'est pas un phénomène créé par le besoin de nourriture. De nos jours, l'UNICEF prétend que de nombreux habitants du globe périssent d'inanition - ce qui est d'ailleurs faux, car il s'agit dans pratiquement tous les cas de malnutrition - ce qui est très différent, mais moins médiatiquement spectaculaire - mais n'a pas constaté pour autant que des êtres humains se dévoraient entre eux.

Par contre, chez tous les primitifs, l'anthropophagie est rituelle. Il s'agit de s'approprier, en mangeant de la chair humaine - et particulièrement certains organes comme le cerveau, le foie, le cœur et les parties génitales - la force et la puissance de celui qu'on mange : rite magique. De même, la théophagie commence avec le totémisme. C'est parce qu'il croit que le dieu est incarné sous la forme d'un animal que le primitif va en manger la chair. Il est nécessaire, pour bien comprendre le symbolisme de la communion eucharistique et ses liens avec la théophagie, d'étudier ses rapports avec le sacrifice rituel.

Il existe plusieurs aspects du sacrifice rituel. D'abord le sacrifice-don que nous avons évoqué plus haut et qui consiste pour le croyant à offrir à la divinité ce qu'il possède de plus précieux : son enfant, les premiers-nés de son élevage, les prémices de sa récolte. Sacrifice intéressé : *do ut des* (je donne pour tu donnes) pour recevoir en retour santé, bonheur, richesse, fécondité. Dans la magie, le rite crée obligation : les forces supérieures doivent s'exécuter. Si elles ne le font pas, c'est que le geste culturel, l'incantation sont entachés d'erreur ou que l'on a triché sur la victime du sacrifice.

⁴⁹ Le folklore qui illustre la fête chrétienne de Pâques est caractéristique : on offre aux enfants des œufs de, des lapins, des poules en chocolat ou en sucre. Or œufs, lapins et poules sont des symboles de reproduction, donc de vie, donc de retour de la vie avec les premiers beaux jours. Rien de comparable dans le rituel ou le folklore juif. Par contre, à Rome, lors des fêtes d'Attis, on offrait de semblables friandises aux enfants.

D'où la définition de Loisy : « Le sacrifice est une action rituelle - la destruction d'un objet sensible ou qui est censé contenir de la vie - moyennant laquelle on a pensé influencer les forces invisibles soit pour se dérober à leur atteinte... soit afin de... leur procurer satisfaction et hommage, d'entrer en communication et même en communion avec elles »⁵⁰.

Il y a peut-être, à l'origine, un sacrifice non intéressé dont on retrouverait un vestige dans le *potlach* d'Amérique centrale, où une tribu détruit ses biens pour obliger la tribu voisine à détruire davantage - cette interprétation du *potlach* est d'ailleurs très sujette à caution -, mais rapidement le sacrifice devient le *do ut des*, bien analysé par E.B. Taylor. Plus tard le sacrifice se spiritualise : on fait don au dieu de ses sentiments ou d'une privation que l'on s'impose : c'est le sacrifice-renoncement.

Mais dans le sacrifice-don intéressé, on offre un objet vivant ou présumé tel que l'on détruit souvent par holocauste. Les dieux célestes en effet se repaissent de la fumée des viandes qui s'élève dans l'air, comme les dieux souterrains boivent les libations qui pénètrent dans le sol. Comme l'holocauste ne détruit pas la totalité de viandes offertes, les fidèles en consomment les restes. C'est donc un repas pris en commun avec le dieu : d'où idée de participation mystique entre celui-ci et le croyant. R. Smith étudie parfaitement ce phénomène psycho-religieux chez les sémites⁵¹. Dans son petit ouvrage, *Moïse et le monothéisme*, Freud écrit : « Me basant sur la théorie du totem de Robertson Smith, j'admis que le clan totémique des frères succéda à la horde du père. Afin de vivre en paix, les frères victorieux renoncèrent aux femmes pour lesquelles ils avaient assassiné leur père et édictèrent l'exogamie. La puissance paternelle ayant été ainsi brisée, les familles s'organisèrent d'après le droit matriarcal. L'ambivalence des fils à l'égard de leur père persista au cours de toute évolution ultérieure. En lieu et place du père, un certain animal fut choisi comme totem, considéré comme l'ancêtre, l'esprit protecteur, et il fut interdit de lui faire du mal ou de le tuer. Toutefois, une fois l'an, tout le clan s'assemblait pour un festin où l'animal totem, révérent en général, était mis en pièces et dévoré en commun. Per-

⁵⁰ Alfred LOISY, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Flammarion éd., Paris 1930.

⁵¹ Cf. R. SMITH, *Religion of Semites*, London 1889.

sonne n'était autorisé à s'abstenir de participer à ce festin. Plusieurs auteurs ont, avant moi, été frappés de la relation qui existe entre le festin totémique de Robertson Smith et la communion chrétienne. On m'a maintes fois véhémentement reproché de n'avoir pas, dans les récentes éditions de mon ouvrage modifié mes opinions, puisque de modernes ethnographes ont rejeté les opinions de Robertson Smith pour les remplacer par d'autres entièrement différentes »⁵².

Le point de vue de Freud se trouve amplement conforté quand on sait que la théorie de Smith sur la communion totémique a trouvé sa pleine justification quand on a découvert, en Australie, chez certaines tribus primitives, l'existence de l'*Intichiuma* où les membre du clan tuent et consomment leur propre totem : c'est le sacrifice-communion.

Il est intéressant aussi de citer le point de vue de Frazer⁵³ en ce qui concerne le concept du dieu-mourant : pour cet anthropologue, le shomems primitifs considéraient que les dieux étaient mortels. Ainsi, les anciens Grecs montraient les tombeaux de Zeus et de Dionysos. Le vieillissement et la décrépitude des dieux correspondaient au cours de la nature et des saisons. Pour éviter que la nature ne meure définitivement avec le dieu, on inventa de transférer sur un corps plus jeune la force du dieu que l'on tuait ensuite. Ainsi, dans le Mexique des anciens Aztèques, on choisissait un captif fait prisonnier pendant la "guerre fleurie". On le traitait durant six mois comme un dieu, puis on le tuait en lui arrachant le cœur, ensuite on l'écorchait et on revêtait de sa peau un autre captif qui représentait le nouveau dieu rajeuni. Le dieu sacrifié emportait en outre avec lui tous les péchés du monde, servant de bouc émissaire. Les cultes d'Attis, d'Osiris, de Cybèle etc. sont exactement de même nature. Et nous avons gardé dans notre folklore avec les Roses-de-Mai, les Georges-le-Vert et les Carnavals qu'on brûle après les avoir honorés durant quelques jours, le souvenir de ces antiques sacrifices des dieux souffrants et mourants.

⁵² Sigmund FREUD, *Le Monothéisme*.

⁵³ Cf. FRAZER, *Les origines magiques de la royauté*, traduction Ph. LOYSON, Paris 1911, et *Le cycle du Rameau d'Or*, Paris 1925-1935.

LE BOUDDHISME THERAVÂDA PAR LES TEXTES

Jean-Marie Marchal
(jean-marie.marchal@telenet.be)

Introduction

... et il sait : « Toute naissance nouvelle est anéantie, la Conduite sublime est vécue, ce qui doit être achevé est achevé, il n'y a plus rien qui demeure à accomplir, il n'est plus [pour moi] de redevenir. »⁵⁴

Pour arriver à cette conclusion, il faut avoir atteint l'Éveil, et le chemin pour y parvenir n'est pas facile à parcourir. Les discours du Bouddha, appelés *suttas* enseignent les étapes à franchir. Le mot *sutta* veut dire « fil ». Selon Mōhan Wijayarātna, il symbolise le fait que les différents discours du Bouddha sont reliés entre eux⁵⁵. Ce sont donc ces discours qui seront nos guides pour donner une vue du bouddhisme des origines. En général, on désigne ce dernier par le terme *Theravāda*, les « dres des anciens » ou l'« école des anciens ». L'étiquette de « Petit Véhicule » (*hinayāna*) n'est employée que par les adeptes du Grand Véhicule (*mahāyāna*) pour désigner de façon ironique, voire méprisante, la doctrine de base qu'ils jugent impropre à obtenir correctement l'Éveil. Le *Theravāda* est pratiqué au Sri Lanka et en Asie du sud-est.

Nous nous proposons d'exposer la doctrine bouddhique comme un fil conducteur qui mène le non-bouddhiste (celui que le Bouddha appelle le *puthujjana*, l'« individu séparé », l'individu ordinaire) vers l'Éveil. Malheureusement, tout n'est pas clair dans les explications du Bouddha. C'est pourquoi, nous nous attarderons également sur quelques points qui donnent lieu à controverse. Ainsi, par exemple, s'il n'est pas difficile pour un occidental de reconnaître que tout est

⁵⁴ *Anattalakhana sutta* (*Samyutta Nikāya*, (PTS S iii 66-67) in Mōhan WIJAYARATNA, « *Sermons du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », février 2006. P. 105.

⁵⁵ Mōhan WIJAYARATNA, « *Sermons du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », février 2006. P. 19.

impermanent, il est bien plus difficile d'admettre que ce que l'on prend pour une réalité objective perçue par un Moi subjectif, n'est en fait qu'une succession de fabrications mentales dénuées de substance, ce qui conduit à la théorie du non-Soi.

Les sources

Quand on veut connaître le bouddhisme, le plus difficile n'est pas tant la recherche des sources que la sélection de celles qui sont les plus appropriées. Pour ce faire, l'idéal serait d'étudier les textes dans leur version originale, en se fondant sur la meilleure source connue, à savoir le *Canon Pâli*. On se heurte immédiatement à deux écueils : la maîtrise du pâli ne s'acquiert pas facilement, et l'accès aux textes n'est pas chose aisée. Il existe heureusement assez d'éditions en français ou en anglais qui, à défaut de présenter l'intégralité des textes, n'en proposent pas moins une sélection parmi les plus intéressants. L'absence de version intégrale n'est pas un grand problème dans la mesure où les *suttas* du bouddhisme contiennent beaucoup de redites. Nous avons utilisé principalement deux sources : un recueil de textes rassemblés par Mōhan Wijayaratna aux Éditions du Seuil dans la collection Points-Sagesses, et un recueil plus étoffé publié en anglais et sur Internet par l'organisation Access to Insight. Lorsque je cite des passages de cette source, je présente ceux-ci en les traduisant de l'anglais. On trouvera les références complètes dans la bibliographie.

Par ailleurs, j'indique toujours la référence de la classification produite par la Pâli Text Society (PTS).

Le Canon Pâli comprend les Trois Corbeilles (*Tipitaka*), à savoir :

- Le *Vinaya Pitaka* : c'est la Corbeille de la Règle, qui régit la communauté monastique. Nous ne la prendrons pas en considération parce qu'elle n'apporte aucune information sur le plan de la doctrine bouddhique.
- Le *Sutta Pitaka* : c'est la Corbeille des Sermons du Bouddha. C'est elle qui retient ici notre attention.
- L'*Abhidhamma Pitaka* : une série de commentaires sur les *suttas*, et des développements sur la nature de l'esprit et de la matière. Nous n'aborderons pas cette partie qui nécessite à elle seule un travail de recherche approfondie.

La Corbeille des Sermons est elle-même divisée en *nikâyas*, c'est-à-dire en « collections » :

- Le *Dîgha Nikâya*, ou collection des textes longs.
- Le *Majjhima Nikâya*, ou collection des textes moyens.
- Le *Samyutta Nikâya*, ou collection des textes groupés par thème.
- L'*Anguttara Nikâya*, ou collection des discours ultérieurs, groupés par énumération de thèmes.
- Le *Khuddaka Nikâya* ou collection des textes courts.

Sur le plan de l'information, le *Dîgha Nikâya* et le *Majjhima Nikâya* contiennent les grands sermons, et donc l'essentiel de la doctrine. Les autres collections peuvent préciser des points de la doctrine ou présenter celle-ci sous une forme poétique.

Transcription des termes

Dans la mesure où les textes les plus anciens ont été rédigés en pâli, nous avons pris le parti de respecter cette langue quand des concepts sont cités dans leur version originale. Ceci pose le problème de la typographie. La plupart des logiciels de traitement de texte ne permettent pas de restituer la typographie du pâli, notamment les consonnes dites mentales ou cérébrales (en dessous desquelles il y a un point). Pour ne pas alourdir la graphie par des substituts à ces particularités, nous nous contenterons d'utiliser l'accent circonflexe lorsqu'il y a allongement d'une voyelle, et le tilde pour exprimer l'association « gn », comme dans « mignon ».



⁵⁶ Ce signe symbolise la roue du Dhamma (*Dhammacakka*). Ses huit rayons sont l'image de l'Octuple Noble Sentier. L'expression « mise en branle de la Roue de la Loi » signifie l'explication du *Dhamma*. Ces concepts se clarifieront plus loin.

L'histoire du Bouddha

Le but de ce travail n'est pas de fournir une recherche fouillée de l'histoire du bouddhisme. Cependant, il est important de le fixer dans le temps pour apprécier à quel point il se situe dans les développements de la pensée indienne. Le Bouddha n'a pas inventé sa doctrine comme un tout original. Certains éléments se retrouvent déjà dans les Upanishads anciennes (800-500 avant l'ère commune). D'autre part, on trouve des influences du bouddhisme dans les Upanishads moyennes (500-200 avant l'ère commune). Cependant, il reste difficile de fixer avec précision la vie du Bouddha et la rédaction des textes bouddhiques. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur les dates. D'après Paul Williams⁵⁷, on sait que l'empereur Ashoka, au troisième siècle avant l'ère commune, a envoyé des ambassadeurs à l'étranger, notamment auprès de souverains hellénistiques. La tradition bouddhique cingalaise place l'accession au trône d'Ashoka deux cents dix huit ans après la mort du Bouddha. La corrélation avec les souverains hellénistiques placerait cette accession en 268 avant l'ère commune, d'où 486 avant l'ère commune comme date présumée de décès du Bouddha, et 566 comme date de naissance, puisqu'il aurait vécu quatre-vingts ans. Mircea Eliade donne respectivement 478 et 558, en mentionnant une variante issue d'une autre tradition (487 et 567)⁵⁸. Ces dates, assez proches les unes des autres, constituent ce qu'on appelle la « chronologie cingalaise corrigée »⁵⁹. A notre connaissance, seul Heinz Bechert se départit de la chronologie classique, en proposant une date de décès aux environs de 370 avant l'ère commune, soit plus d'un siècle après la date classique. Cette date plus récente justifierait mieux le foisonnement de la doctrine bouddhique à l'époque de l'empereur Ashoka, qui, rappelons-le, a fait du bouddhisme une religion d'état⁶⁰. On le voit, si la culture indienne a produit des mathématiciens, des astronomes et surtout, des penseurs et des constructeurs de systèmes, elle ne s'est guère préoccupée de

⁵⁷ Paul WILLIAMS with Anthony TRIBE, « *Buddhist Thought* », Londres, Routledge, 2000. P. 23.

⁵⁸ Mircea ELIADE, « *Histoire des croyances et des idées religieuses*. Tome 2 *De Gautama Bouddha au triomphe du christianisme*. », Paris, Payot, 1978. P. 74.

⁵⁹ Paul WILLIAMS, « *Mahâyâna Buddhism* », Londres, Routledge, 1989. P. 9.

⁶⁰ Paul WILLIAMS, « *Mahâyâna Buddhism* », Londres, Routledge, 1989. P. 9.

rigueur historique, et nous en sommes réduits à élaborer de vagues concordances.

La biographie du Bouddha est largement légendaire. On peut réellement parler d'une hagiographie car de nombreux éléments relevant du merveilleux sont venus enjoliver son existence, notamment l'aspect miraculeux de sa naissance. Par contre, la séquence des événements est plus intéressante. Il semble bien établi qu'il est né dans une famille noble, mais sans doute pas royale, dans une région du nord de l'Inde. Il a vécu dans une bienheureuse insouciance jusqu'à ce qu'il ait pris conscience des malheurs de la vie, c'est-à-dire la pauvreté, la maladie et la mort. Ceci le mène à devenir d'abord un ascète itinérant en changeant son nom : de Siddhârta il devient Gautama. On l'appelle aussi Sakyamuni « ascète parmi les Shakyas ». Insatisfait par les enseignements successifs de trois ascètes fameux, il se lance dans une recherche personnelle, fondée sur une mortification extrême qui le mène au seuil de la mort. Comprendant l'inutilité de l'ascèse, et ayant maîtrisé les doctrines existantes il parvient à l'Éveil (*nibbâna*) par la méditation, à l'âge de trente cinq ans. Il devient, à proprement parler le « Bouddha », c'est-à-dire « l'Éveillé ». Le reste de son existence se passe à enseigner sa méthode de libération et lorsqu'il meurt, il s'éteint pour ne jamais renaître, complétant ainsi l'Éveil déjà obtenu (*parinibbâna*).



Le milieu religieux indien à l'avènement du Bouddha

Depuis l'époque très reculée des Vedas, les sacrifices rituels constituaient le noyau de la religion indienne. Le sacrifice permettait au pratiquant de se hisser jusqu'au ciel, de s'identifier à la divinité et de redescendre régénéré. Il y avait un système complexe de correspondance entre le divin et l'humain, qui faisait de celui-ci un microcosme qui récapitulait le macrocosme de l'ordre universel. Un des hymnes du Rig Veda montre comment l'Être est sorti du Non-Être, produit par le principe unique, « l'Un » qui s'est échauffé. Transposé sur le plan humain, cet échauffement de l'esprit s'obtient principalement par l'ascèse.

Aux environs de 1000-800 avant l'ère commune, le brahmanisme a non seulement refondu le panthéon indien, mais a aussi élaboré une théorie selon laquelle, tout en préservant le système de l'échauffement d'un principe unique, celui-ci s'épuise à mesure qu'il crée le restant de l'univers. Ainsi, chaque sacrifice répète l'acte de création et garantit la continuité du monde en contribuant à régénérer le principe unique. A un moment indéterminé de l'évolution de cette doctrine, grandit l'idée que le sacrifice crée également un être spirituel indestructible : la personne (en sanscrit l'*âtman*). Celle-ci est créée par la totalité des actes sacrificiels qui sont nommés *karma*. Le sacrificateur, par son *karma*, se crée un nouveau corps immortel. De leur côté, les dieux gagnent aussi l'immortalité par le sacrifice en créant le *brahman*. Socialement, le système des castes est bien en place, avec au sommet la caste des *brahmins*. Ce sont eux qui ont développé le système et qui se sont mis à sa tête. Les castes forment un ordre terrestre qui doit être préservé. Cette notion d'ordre est reflétée dans le concept de *dharm*. Il représente à la fois l'ordre cosmique et l'ordre social, dont l'idéal devient l'observation des rites sacrificiels et la gestion de la famille. Par son souci d'adhérer à ces principes, le maître de maison contribue à préserver l'ordre du monde.

Entre 800 et 500 avant l'ère commune, apparaissent les Upanishads dites « anciennes ». Ces textes reflètent une évolution importante, qui se place historiquement juste avant la naissance du Bouddha. Ils indiquent que le sacrifice à lui seul ne peut garantir l'accession à

l'immortalité après le décès physique. Sans une méditation approfondie sur l'*âtman*, le séjour dans les cieux n'est que temporaire, et aboutit à une réincarnation sur terre. Le séjour céleste se mérite par l'accomplissement scrupuleux des sacrifices ; mais dans un raisonnement plus poussé sur les causes et les effets, où aboutit-on par la somme de tous les autres actes de la vie ? La réponse est un cycle éternel de réincarnations : le *samsâra*. La cause première de ce cycle est l'ignorance, et seule une méditation approfondie conduit à la connaissance qui affranchit l'être de la réincarnation. Elle aboutit à l'union du *brahman* et de l'*âtman*, le deuxième étant le reflet du premier descendu dans un corps terrestre. La notion de *karman* s'élargit pour couvrir la totalité des actes d'une vie. On retrouvera beaucoup de ces concepts dans le bouddhisme.

Parallèlement à ces développements doctrinaux, on voit apparaître un phénomène religieux, et peut-être social, à savoir celui des ascètes errants, appelés aussi des « renonçants ». On les appelle encore « ceux qui font des efforts » (*shramanas*, en pâli *samanas*). On pense qu'ils se sont retirés du monde pour en fuir la vanité, et peut-être aussi pour échapper au système des castes, dominé comme on l'a vu par les brahmins. Ils professent chacun une doctrine particulière, où on remarque surtout le rejet des sacrifices et l'abandon de la vie sociale (le Bouddha parle de « ceux qui ont quitté leur foyer pour mener la vie des sans-foyers »). Ils étaient bien sûr méprisés par les brahmins, mais pas forcément par les membres des autres castes puisque certains d'entre eux ont trouvé une oreille attentive chez des nobles, ou tout simplement parmi les gens du peuple. Le Bouddha était un de ces renonçants.



Les Quatre Nobles Vérités et l'Octuple Noble Sentier

*Mes amis, quand un noble disciple comprend la souffrance,
l'origine de la souffrance, la cessation de la souffrance,
et la voie qui conduit à la cessation de la souffrance,
de cette façon il est quelqu'un à la vue correcte...
et est arrivé à ce Dhamma véritable.⁶¹*

Classiquement, tout ouvrage traitant du bouddhisme commence par expliquer le contenu de ces deux groupes d'énoncés. Il s'agit du noyau de la doctrine bouddhique et il est présent dans toutes les variantes du bouddhisme. C'est l'ensemble de ces deux éléments qui forme le *Dhamma*⁶². On peut le traduire comme « la Loi ». On le verra, ce terme, hérité de la religion indienne, prend dans le bouddhisme une acception toute particulière.

Les Quatre Nobles Vérités (Ariya sacca)

Dans la doctrine bouddhique, on qualifie de « noble » (*ariya*)⁶³ un concept dont on veut particulièrement souligner la vérité. Lorsqu'il s'applique à une personne, il s'agit de quelqu'un qui est versé dans la Voie vers l'Éveil. Les Quatre Nobles Vérités traitent du concept de *dukkha*. Ce mot est souvent traduit par « souffrance ». D'autres auteurs le désignent par « stress ». Plus généralement, on peut dire que c'est tout état mental d'insatisfaction. Dans la mesure où un stress peut aussi résulter d'une grande joie, nous préférons employer généralement le terme de « souffrance ». En effet, le bouddhisme ne présente jamais l'existence – à tout le moins celle de tous les jours – comme une expérience heureuse :

Pour qui est né il y a la mort.
Qui est né connaît la douleur.

⁶¹ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikāya, Sammāditthi Sutta*, MN 9, (PTS M i 46).

⁶² L'équivalent en pâli du sanscrit *dharma*.

⁶³ A partir d'ici, les termes en langue indienne sont systématiquement rendus en pâli.

C'est une chaîne, un fléau, un tourment.
C'est là la raison pour laquelle il ne faut pas approuver la naissance.⁶⁴

Le Bouddha énonce fréquemment les Quatre Nobles Vérités, mais il insiste sur le fait qu'il faut arriver à l'Éveil pour en saisir pleinement la signification :

- La vie est faite de souffrance (*dukkha*).
- On détermine l'origine de cette souffrance (*dukkha-samudaya*).
- On a la volonté de mettre fin à cette souffrance (*dukkha-nirôdha*).
- On met en œuvre le moyen d'arriver à cette fin (*dukkha-nirôdha-gâmini-patipadâ*).

On observera que le Bouddha adopte l'attitude d'un médecin qui constate une maladie, la diagnostique, prend en charge sa guérison et prescrit le traitement pour y parvenir. Reprenons les quatre éléments un par un⁶⁵.

La souffrance (*dukkha*)

Le Bouddha ne la définit pas vraiment, mais donne de nombreux exemples que n'importe qui peut retrouver dans sa vie quotidienne : en tout premier lieu, la naissance qui est la source de toutes les autres souffrances. Il y ajoute, entre autres, le vieillissement, la mort, la douleur, l'angoisse, le désespoir et, plus généralement, le fait de ne pas obtenir la suppression de toutes ces souffrances.

L'apparition de la souffrance (*dukkha samudaya*)

Le moteur principal de la souffrance est la soif dévorante (*tanhâ*) qui produit la renaissance. Cette soif a trois aspects :

- La soif de la sensualité (*kâma tanhâ*).
- La soif de l'existence (*bhava tanhâ*).

⁶⁴ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Cala Sutta*, SN 5.6 (PTS S i 132).

⁶⁵ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikâya, Saccavibhanga Sutta*, MN 141 (PTS M iii 248).

- La soif de la non-existence (*vibhava tanhâ*). Dans une de ses traductions du *Saccavibhanga Sutta*, le site Access to Insight parle aussi de soif pour l'autodestruction.

A ce stade, le Bouddha ne donne pas beaucoup de détails. Nous verrons un peu plus loin quels sont les mécanismes de la souffrance.

La cessation de la souffrance (*dukkha nirôdha*)

Celle-ci consiste en la cessation complète de la soif par un détachement de celle-ci.

Le moyen de mettre fin à la souffrance

Ce moyen n'est autre que l'Octuple Noble Sentier. Dans un des *suttas*, Sâriputta, le disciple le plus éclairé du Bouddha dit :

- Mon, ami, on a ces trois formes de souffrance: la souffrance causée par la peine, la souffrance causée par les compositions mentales, la souffrance causée par le changement...
- Mais alors, quel est le chemin, quelle est la pratique menant à la pleine connaissance de ces formes de souffrance ?
- Précisément cet Octuple Noble Sentier, mon ami...⁶⁶

La proclamation et l'explication des Quatre Nobles Vérités s'appellent « la mise en branle de la roue de la Loi »⁶⁷. Seul un Bouddha (un « Ainsi-Venu » ou *Tathâgata*) peut opérer cette mise en mouvement. En effet, derrière l'apparente simplicité des énoncés se cache une connaissance qui n'a pu s'obtenir qu'au prix d'une préparation mentale très exigeante. Les disciples qui ont suivi le Bouddha peuvent bien sûr répercuter son enseignement, mais il a fallu la survenance de l'Éveillé pour le découvrir. Il est par ailleurs important de souligner que le Bouddha lui-même ne parle pas d'une théorie qu'il a forgée de toutes pièces. La Loi (le *Dhamma*), pré-

⁶⁶ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Dukkha Sutta*, SN 38.14 (PTS S iv 259).

⁶⁷ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikâya, Saccavibhanga Sutta*, MN 141 (PTS M iii 248).

existe dans le monde et est révélée, découverte par la méditation. Nous reviendrons sur cet aspect de la connaissance.

L'Octuple Noble Sentier (Ariya atthangika magga)

Les textes présentent l'Octuple Noble Sentier dans l'ordre suivant :

- Le point de vue correct (*Sammâ ditthi*).
- La pensée correcte (*Sammâ sankappa*).
- La parole correcte (*Sammâ vâcâ*).
- L'action correcte (*Sammâ kammanta*).
- Le moyen d'existence correct (*Sammâ âjîva*).
- L'effort correct (*Sammâ vâyâma*).
- L'attention correcte (*Sammâ sati*).
- La concentration correcte (*Sammâ samâdhi*).

On l'appelle parfois « le chemin du milieu » (*majjhimâ patipadâ*)⁶⁸. Ces huit éléments ne constituent pas une séquence dans le temps, mais doivent être présents et entretenus simultanément. Toutefois, l'*Avijjâ Sutta*⁶⁹ décrit le Sentier comme une séquence d'éléments découlants les uns des autres :

Moines, l'ignorance est la cause première qui mène aux qualités malhabiles, suivie par le manque de conscience et le manque d'intérêt.

Chez une personne dénuée de connaissance, plongée dans l'ignorance, les vues erronées surgissent.

Chez qui [a] des vues erronées [surgit] la résolution erronée.

Chez qui est erronément résolu [surgit] la parole erronée.

Chez qui [fait usage] de la parole erronée [surgit] l'action erronée.

Chez qui [accomplit] l'action erronée [surgissent] les moyens de vie erronés.

Chez qui [dispose] de moyens de vie erronés [surgit] l'effort erroné.

Chez qui [fait] des efforts erronés [surgit] l'attention erronée.

⁶⁸ Môhan WIJAYARATNA, « *Les Entretien du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », avril 2001. Note p. 248.

⁶⁹ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Avijjâ Sutta*, SN 45.1 (PTS S v 1)

Chez qui [fait preuve] d'attention erronée [surgit] la concentration erronée⁷⁰.

Le Bouddha indique ensuite les bienfaits de la claire connaissance, qui génère la séquence des éléments « corrects ». Notons ici déjà l'importance de l'ignorance qui est la cause première de la chaîne. Dans la mesure où les éléments de l'Octuple Noble Sentier se retrouveront dans les différents textes qui expliquent la progression du moine vers l'Éveil, nous préférons considérer ce sentier comme unique, mais fait de huit étapes.

Le Bouddha fournit des exemples de chaque partie du chemin⁷¹ :

- Le point de vue correct : la connaissance des Quatre Nobles Vérités. Nous avons ici un bel exemple de référence circulaire : le point de vue correct, un des éléments de l'Octuple Noble Sentier, renvoie aux Quatre Nobles Vérités, dont l'une est la totalité de l'Octuple Noble Sentier.
- La pensée correcte : la pensée au renoncement, à la bonne volonté et au souci de ne pas faire de mal aux autres.
- La parole correcte : s'abstenir de paroles fausses, de paroles agressives, de bavardages oiseux et ne pas propager de rumeurs.
- L'action correcte : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se livrer à la licence sexuelle.
- Le moyen de vie correct : le Bouddha se contente de dire que le disciple noble renonce aux moyens de vie incorrects. Dans d'autres *suttas*, il évoque la nécessité de se contenter du strict nécessaire pour maintenir son existence. On verra plus loin, dans la progression du disciple vers l'Éveil, tout ce dont il doit s'abstenir dès le départ.
- L'effort correct : le moine met en œuvre sa volonté, réveille son énergie, renforce son esprit et s'exerce à prévenir le mal et les pensées malsaines, en s'adonnant au bien et aux pensées saines.
- L'attention correcte : le moine pratique la contemplation du corps, des sensations, de l'esprit et des objets de l'esprit, en les appréhendant entièrement après avoir rejeté le désir de leurs mondes respectifs.

⁷⁰ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikāya, Avijjā Sutta*, SN 45.1 (PTS S v 1).

⁷¹ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikāya, Saccavibhanga Sutta*, MN 141 (PTS M iii 248).

- La concentration correcte : débarrassé des désirs sensuels et des pensées malsaines, le moine pénètre successivement dans les quatre absorptions méditatives (*jhâna*) qui le mènent à l'égalité d'âme. Nous verrons plus loin, dans la progression du disciple vers l'Éveil, le détail de ce processus.

Nous pouvons regrouper les huit parties du sentier en trois groupes. Un premier groupe est celui de la disposition intellectuelle. Il ne contient qu'un élément, à savoir le point de vue correct. Il assure la base théorique de la démarche bouddhiste. Ensuite, nous avons le groupe des abstinences : pensée correcte, parole correcte, action correcte, moyen de vie correct sont tous définis comme une manière de vivre, faite d'un renoncement à ce qui est considéré comme incorrect. Ce groupe assure l'attitude face au monde environnant. Restent enfin l'effort correct, l'attention correcte et la concentration correcte que nous pourrions appeler le groupe de la discipline. La pratique de ces trois éléments ouvre la voie à l'Éveil. Nous les retrouverons abondamment détaillés dans l'exposé de la progression vers l'Éveil.



Les mécanismes de la souffrance

*Si, dans le monde, tu vaincs
ce désir grossier – difficile d’y échapper –
les chagrins s’égoutteront de toi
comme des gouttes d’eau d’un lotus.⁷²*

Après avoir énoncé les Quatre Nobles Vérités et l’Octuple Noble Sentier, le Bouddha explique les mécanismes de la souffrance.

Les cinq agrégats

Une des préoccupations du Bouddha consiste à déterminer comment nous percevons le monde qui nous entoure. Alors que la pensée indienne de l’époque (comme la nôtre d’ailleurs) considérait le sujet pensant comme un esprit immortel (*âtman*) qui perçoit les phénomènes d’un monde objectif, le Bouddha pense que rien chez l’être humain n’est stable, pas même sa personne intime. Pour justifier la recherche de l’Éveil, en tant que prise de conscience immédiate des choses telles qu’elles sont, il insiste sur le caractère illusoire de tout ce qui précède cet Éveil. Pour lui, ce que nous prenons pour la réalité n’est qu’une suite de représentations dénuées de substance. Des commentateurs ultérieurs produiront de grands efforts pour définir la nature exacte de ces représentations, mais dans la doctrine des origines, l’essentiel est de retenir qu’elles sont illusoires, principalement parce qu’elles sont impermanentes. Contrairement à certaines doctrines bouddhiques ultérieures, le Bouddha ne dit pas que le monde est une illusion, mais bien que celle-ci est dans l’image que nous nous faisons de la réalité. Comme cette image est une suite de représentations, le Bouddha parle d’agrégats (*khandhâ*).

Il y a cinq agrégats (*pañcakhandhâ*), et un *sutta*⁷³ nous dit de quoi ils sont faits :

⁷² ACCESS TO INSIGHT, *Khuddaka Nikâya, Tanhavagga Sutta*, Dhp 24 (PTS Dhp 334-359).

⁷³ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Parivatta Sutta*, SN 22.56 (PTS S iii 58).

- La forme matérielle (*rûpa*) : elle est constituée par les quatre « grands existants », à savoir la propriété de la terre, celle de l'eau, celle du feu et celle du vent, et les formes qui dérivent d'eux.
- Les sensations (*vedanâ*) : il y a six classes de sensations, à savoir celles qui sont nées du contact par l'œil, du contact par l'oreille, du contact par le nez, du contact par la langue, du contact par le corps et du contact par l'intellect⁷⁴.
- Les perceptions (*saññâ*) : il y a six classes de perception, à savoir la perception des formes, celle des sons, celle des odeurs, celle des goûts, celle des sensations tactiles et celle des idées.
- Les composants volitionnels (*sankhâra*) : il y a six classes de composants volitionnels, à savoir ceux qui sont liés aux formes, ceux qui sont liés aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux sensations tactiles et aux idées. Un autre mot pour composants volitionnels serait « les intentions ».
- Les consciences (*viññâna*) : il y a six classes de conscience : par l'œil, par l'oreille, par le nez, par la langue, par le corps et par l'intellect. Nous reviendrons plus loin sur la notion de conscience, qui intervient régulièrement dans la doctrine, avec des significations différentes.

Dans un autre *sutta*, proche du précédent, le Bouddha explique l'origine du nom de certains agrégats⁷⁵.

La forme est appelée ainsi parce qu'elle est affligée par le froid et la chaleur, par la faim et la soif ainsi que par d'autres calamités.

La sensation doit son nom au fait de ressentir le plaisir, la peine et le « ni-plaisir-ni-peine » qui est une forme neutre de la sensation.

La perception est appelée ainsi parce qu'elle perçoit le bleu, le jaune, le rouge et d'autres couleurs. On voit ce qui distingue la perception de la sensation. Celle-ci se rapporte aux états de bien-être ou de mal-être alors que la perception a un caractère cognitif.

Les composants volitionnels sont plus insaisissables : selon la lettre du *sutta*, « ils fabriquent des choses fabriquées » en fonction des

⁷⁴ On notera que le bouddhisme, en ligne avec la pensée indienne, distingue six sens : les cinq sens physiques que nous connaissons et l'intellect.

⁷⁵ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Khajjaniya Sutta*, SN 22.79 (PTS S iii 86)

agrégats, y compris celui des composants volitionnels. Le commentateur du site Access to Insight dit que ce passage suggère qu'il y a un potentiel pour chacun des agrégats de se transformer en agrégats discernables, par le processus de volition/fabrication. Ce concept de *sankhâra* semble difficile à traduire. Les termes « composant volitionnels » sont employés par Môhan Wijayaratna. Le site Access to Insight les nomme en anglais *fabrications*, mais nous avons aussi vu qu'ils comportent « six classes d'intention ».

La conscience est appelée ainsi parce qu'elle connaît. Apparemment, il ne s'agit pas ici de connaître des concepts, car le Bouddha cite comme exemples de connaissance ce qui est aigre, ce qui est amer, piquant, doux etc. On parlera donc plutôt s'un mode d'appréhension des choses.

Un autre *sutta*⁷⁶ encore, dit que l'agrégat de forme est « délinéé » par les quatre grands existants, une expression semblable s'appliquant *mutatis mutandis* aux autres agrégats. D'après le commentaire d'Access to Insight, le terme délinéation (*paññapana*) signifie « rendre discernable ». Ceci se référerait à l'aspect intentionnel de la perception qui se saisit de l'aspect objectif de l'expérience pour en confectionner un objet discernable. On se retrouve ici aussi face à un problème de référence circulaire. La perception est un des agrégats, mais elle participe à la confection de ceux-ci, y compris donc d'elle-même.

L'aspect illusoire des agrégats est bien illustré dans le *Phena Sutta*⁷⁷ :

Supposons, ô Bhikkhus, que cette rivière Gange amène une grande écume. Un homme qui a une bonne vision la regarde, il l'observe et il l'examine avec attention. En voyant ainsi... l'homme constate que cette écume n'est qu'une chose vide, nulle et sans substance. Quelle substance peut-on trouver dans une écume ? C'est la même chose, ô bhikkhus, en ce qui concerne la forme matérielle (*rûpa*), appartenant au passé ou au futur ou au

⁷⁶ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikâya, Mahâpunnama Sutta*, MN 109 (PTS M iii 15).

⁷⁷ *Samyutta Nikâya, Phena Sutta* (PTS S iii 140) in Môhan WIJAYARATNA, « *Les Entretiens du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », avril 2001. P. 181 sq.

présent ; la forme matérielle intérieure ou extérieure, grossière ou subtile, inférieure ou supérieure, située loin ou près...

Et encore, ô bhikkhus, supposons que pendant l'automne, le nuage donne des pluies. Quand il pleut, une bulle d'eau se produit et ensuite elle se disperse...C'est la même chose, ô bhikkhus, en ce qui concerne les sensations (*vedanā*)...

Et encore, ô bhikkhus, supposons que dans le dernier mois de l'été, pendant la journée, vers midi, se produise un mirage... C'est la même chose, ô bhikkhus, en ce qui concerne les perceptions (*saññā*)...

Et encore, ô bhikkhus, supposons qu'un homme qui a besoin du cœur d'un arbre solide cherche un cœur et qu'il parte pour en chercher un. Ayant une hache tranchante, il entre dans la forêt. Là-bas, il voit un grand et gros bananier, rectiligne, récemment grandi. Il le fait tomber en le coupant par le pied. Ensuite il le tranche en haut. Puis il pèle l'écorce extérieure. Quand il pèle les écorces, il n'y trouve aucun cœur ou aucune moelle... C'est la même chose, ô bhikkhus, en ce qui concerne les composants volutionnels (*sankhāra*)...

Et encore, ô bhikkhus, supposons qu'un magicien ou un apprenti magicien présente ses illusions [devant les spectateurs] sur un boulevard... C'est la même chose, ô bhikkhus, en ce qui concerne la conscience (*viññāna*)...

Même si on trouve des ambiguïtés dans la structure interne des agrégats, on voit bien que, dans l'esprit du Bouddha, notre appréhension du monde ne représente pas la réalité de celui-ci. Les agrégats ne peuvent pas représenter le réel parce qu'ils sont inconstants, impermanents. Un *sutta* nous dit ce qu'un esprit concentré discerne⁷⁸ :

Il discerne comme réellement présent que l'œil est inconstant...
Les formes sont inconstantes...

Quoi qui trouve sa source dans le contact par l'œil, ressenti comme du plaisir, de la peine ou du « ni-plaisir-ni-peine », cela aussi est inconstant.

(*Idem pour les autres organes.*)

⁷⁸ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikāya, Samādhi Sutta*, SN 35.99 (PTS S iv 80).

Les agrégats sont aussi appelés « le fardeau ». Le *Bhâra Sutta*⁷⁹ nous dit :

Vraiment les cinq agrégats constituent le fardeau ;
[le concept dit] « l'être individu » est celui qui le porte ;
le portage du fardeau dans le monde est *dukkha* ;
l'abandon du fardeau constitue le bonheur.

Si quelqu'un abandonne ce grand fardeau,
s'il n'en reprend pas un autre,
s'il déracine complètement la « soif »,
s'il l'enlève complètement,
alors, il n'a plus de faim
et il s'éteint complètement.

On voit le parallèle avec deux des Quatre Nobles Vérités. Le Bouddha en parle dans d'autres *suttas* en désignant les cinq agrégats comme l'exemple ultime de la souffrance :

En bref, les cinq agrégats sujets à l'attachement sont souffrance⁸⁰.

L'allusion à la soif montre que les agrégats ne sont pas une souffrance par eux-mêmes, mais qu'ils deviennent tels lorsqu'ils font l'objet d'un attachement (*upâdâna*). On les appelle alors « les cinq agrégats d'appropriation » (*pañcûpâdânakkhandâ*). L'attachement, et son contraire le détachement, sont parmi les grands mots-clefs du bouddhisme. L'attachement est cause de tous les maux et le détachement est la condition *sine qua non* de l'Éveil, de la Libération. Dans le *Bhikkhu Sutta*, le Bouddha insiste sur le lien entre les agrégats et les obsessions, un autre mot pour désigner l'attachement⁸¹.

⁷⁹ *Samyutta Nikâya, Bhâra Sutta* (PTS S ii 25) in Mōhan WIJAYARATNA, « *Les Entretien du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », avril 2001. P. 188.

⁸⁰ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikâya, Saccavibhanga Sutta*, MN 141 (PTS M iii 248).

⁸¹ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Bhikkhu Sutta*, SN 22.36 (PTS S iii 36). Le Bouddha distingue sept obsessions : celle de la passion sensuelle, celle de la résistance, des opinions, de l'incertitude, de la suffisance, du devenir et de l'ignorance.

Le problème de l'attachement est bien résumé dans un *sutta* en vers⁸² :

Se précipitant tête baissée, outrepassant ce qui est essentiel,
forgeant un nouveau lien après un autre,
tels des insectes tombant dans la flamme,
certains sont absorbés seulement par ce qui est vu et entendu.

La coproduction conditionnée (*paticca-samuppâda*)

La coproduction conditionnée explique comment surgit la souffrance, c'est-à-dire la deuxième des Quatre Nobles Vérités. Le Bouddha présente la naissance de la souffrance comme une chaîne d'éléments dont chacun dépend du précédent⁸³, d'où cette notion de conditionnement. Le *Nagara Sutta* nous dit⁸⁴ :

...Il m'est arrivé cette pensée : 'Oh ! le monde est arrivé à une situation catastrophique ! Étant né, on atteint la vieillesse et la mort ; on part et l'on redevient. Cependant, on ne connaît toujours pas de moyen de s'évader de ce *dukkha*, de cette vieillesse et de cette mort... Par l'existence de quelle chose, la vieillesse et la mort (*jarâ-marana*) se produisent-elles ? Par quoi sont conditionnées la vieillesse et la mort ? Quand je réfléchissais avec attention m'est arrivée cette compréhension : 'Lorsqu'il y a naissance (*jâti*) se produisent vieillesse et mort. C'est conditionnées par la naissance que se produisent la vieillesse et la mort.'

Ensuite, ô bhikkhus, ...'C'est conditionnée par le processus de redevenir (*bhava*) que se produit la naissance.'

...'C'est conditionné par l'appropriation (*upâdâna*) que se produit le processus de redevenir.'

...'C'est conditionnée par la « soif » (*tanhâ*) que se produit l'appropriation.'

⁸² ACCESS TO INSIGHT, *Khuddaka Nikâya, Adhipataka Sutta*, Ud 6.9 (PTS Ud 72)

⁸³ Dans la littérature anglo-saxonne, la coproduction conditionnée est appelée *dependent origination* ou encore *dependent co-arising*. En français, elle est parfois appelée également « loi des causes et des effets ».

⁸⁴ *Samyutta Nikâya, Nagara Sutta* (PTS S ii 104-107) in Môhan WIJAYARATNA, « *Les Entretiens du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », avril 2001. P. 201-204.

- ... 'C'est conditionnée par les sensations (*vedanâ*) que se produit la « soif ».'
- ... 'C'est conditionnées par le contact (*phassa*) que se produisent les sensations.'
- ... 'C'est conditionné par les six sphères sensorielles (*salâyatana*) que se produit le contact.'
- ... 'C'est conditionnées par les phénomènes mentaux et physiques (*nâma-rûpa*) que se produisent les six sphères sensorielles.'
- ... 'C'est conditionnés par la conscience (*viññâna*) que se produisent les phénomènes mentaux et physiques.'
- ... 'C'est conditionnée par les compositions mentales (*sankhâra*) que se produit la conscience.'
- ... 'C'est conditionnées par l'ignorance (*avijjâ*) que se produisent les compositions mentales.'

La cessation de l'ignorance entraîne la cessation de toute la chaîne, ce qui est la troisième des Quatre Nobles Vérités.

Un autre *sutta* nous donne des détails sur chacun des éléments⁸⁵ :

- La vieillesse et la mort : bien que dans l'exposé des Quatre Nobles Vérités, le Bouddha cite de nombreux cas de souffrance, dans la coproduction conditionnée, la vieillesse et la mort en sont le cas typique. Il est vrai que c'est la souffrance la plus immédiatement liée à l'élément suivant.
- La naissance : « toute naissance, conception, descendance, chose à venir, tout surgissement, toute apparence d'agrégats et toute acquisition par la sphère des sens de divers êtres dans tel ou tel groupe d'êtres, cela est appelé naissance ».
- Le processus de redevenir : il y a trois formes de devenir, à savoir le devenir sensuel, le devenir de la forme et le devenir sans forme. Bhikkhu Bodhi parle d'« existence », sous la forme de *sense-sphere being, fine-material being and immaterial being*⁸⁶. Il s'agit en fait des trois plans de la cosmologie bouddhique, qui couvrent les trente et un sortes d'existences. Le plan de la sensualité consiste en onze royaumes où l'expérience de ce qui est plaisant ou déplaisant

⁸⁵ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Paticcasamuppavadavibhanga Sutta*, SN 12.2 (PTS S ii 2).

⁸⁶ *Majjhima Nikâya, Sammâditthi Sutta* in BHIKKHU ÑÂNAMOLI et BHIKKHU BODHI, « *The middle length discourses of the Buddha: a new translation of the Majjhima Nikâya* », Somerville (Massachusetts), Wisdom Publications, 2005.

est entièrement tributaire des sens. Le plan de la matière fine est habité par les dieux (*devas*) et par les hommes qui ont déjà atteint un certain stade d'absorption mentale. On n'y expérimente que des états mentaux élevés. Finalement, le plan immatériel, sans forme est celui des hommes ou des dieux qui ont atteint les stades supérieurs d'absorption mentale. Ces concepts se clarifieront plus loin.

- L'appropriation ou l'attachement : il y en a quatre, c'est-à-dire l'attachement sensuel, l'attachement aux opinions, l'attachement aux préceptes et aux pratiques⁸⁷, ainsi que l'attachement à la doctrine du Soi.

- La soif : on distingue six classes de soif : celle des formes, celle des sons, des odeurs, des goûts, des sensations tactiles et des idées.

- Les sensations sont aussi réparties en six classes : la sensation née du contact par l'œil, celle née du contact par l'oreille, par le nez, par la langue, par le corps et par l'intellect.

- Le contact se retrouve dans six classes : le contact par l'œil, par l'oreille, le nez, la langue, le corps et l'intellect.

- Les six sphères sensorielles⁸⁸ sont la sphère de l'œil, celle de l'oreille, du nez, de la langue, du corps et de l'intellect. Dans le *Salâyatanaṅgikāya Sutta*, on distingue les sphères sensorielles intérieures, c'est-à-dire celles des organes, et les sphères sensorielles extérieures, à savoir les objets perceptibles (formes, sons, saveurs etc.).

- Les phénomènes mentaux et physiques : nous retrouvons les cinq agrégats. La sensation, la perception, l'intention, auxquelles s'ajoutent le contact et l'attention forment les phénomènes mentaux. Par intention, il faut comprendre ce que nous avons appelé plus haut les composants volitionnels. Quant au contact et à l'attention, il est moins évident de les mettre en parallèle avec la conscience. Ce dernier concept est un peu une bonne à tout faire dans le bouddhisme. Nous le discuterons plus loin. Par ailleurs, les quatre grands éléments et les formes qui en dépendent constituent la forme.

⁸⁷ Il s'agit des préceptes et des pratiques qui ne développent pas les qualités habiles. Il faut évidemment accorder la plus grande importance aux préceptes et aux pratiques du bouddhisme. Voir, dans ACCESS TO INSIGHT, *Anguttara Nikāya, Silabbata Sutta*, AN 3.78 (PTS A i 225).

⁸⁸ En anglais *six sense media*.

- La conscience : la voici de nouveau, mais plutôt entendue comme moyen d'appréhender le réel. On distingue six classes de conscience : celle de l'œil, de l'oreille, du nez, de la langue, du corps et de l'intellect.
- Les compositions mentales⁸⁹ : le Bouddha en distingue trois sortes, à savoir les compositions corporelles, les compositions verbales et les compositions mentales proprement dites :
- L'ignorance : elle consiste à ne pas connaître les Quatre Nobles Vérités.

Comme pour l'Octuple Noble Sentier, on peut distinguer trois groupes dans la coproduction conditionnée. Celui où les liens sont les plus évidents est le groupe formé par la mort, la naissance et le devenir. Un autre groupe est formé par l'attachement, la soif, la sensation, le contact, les sphères sensorielles, les phénomènes mentaux et physiques, la conscience et les compositions mentales. Le *Loka Sutta* nous précise que « en dépendance de l'œil et des formes, la conscience-par-l'œil surgit. La rencontre des trois est le tact⁹⁰ ». Il en va de même pour les autres sens. Dans le *Salâyatana-vibhanga Sutta*, on précise qu'il y a dix-huit sortes de rangées mentales : « ayant vu une forme matérielle par les yeux, on va derrière la forme matérielle qui fait naître la joie ; ... on va derrière la forme matérielle qui fait naître le chagrin ; ... on va derrière la forme matérielle qui fait naître l'équanimité⁹¹ ». Avec les cinq autres sens, on obtient ainsi dix-huit combinaisons. Il y a donc une cohabitation étroite de la conscience, des phénomènes mentaux et physiques et des sphères sensorielles. C'est ce que le Bouddha appelle le « monde ». Un moine demande à l'Éveillé ce qu'il faut entendre par là. La réponse est :

Mais qu'est-ce qui se désintègre ? L'œil... Les formes... La conscience-par-l'œil... Le contact par l'œil... Et tout ce qui surgit en dépendance du contact par l'œil – ressenti comme un plaisir, une

⁸⁹ En anglais, *fabrications*.

⁹⁰ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Loka Sutta*, SN 12.44 (PTS S ii 73).

⁹¹ *Majjhima Nikâya, Salâyatana-vibhanga Sutta* (PTS M iii 215-222) in Mōhan WIJAYARATNA, « *Les Entretiens du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », avril 2001. P. 165.

peine ou ni-plaisir-ni-peine – cela aussi se désintègre. Dans la mesure où cela se désintègre, on l'appelle le monde⁹². (*Suivent les autres sens*).

Finalement, l'ignorance forme un groupe séparé : elle est un fait de l'existence et non un processus. Cette présentation en groupes vient d'un manque de cohésion de l'ensemble. En effet, s'il y a une forte cohésion à l'intérieur de chacun des groupes, le lien entre les trois n'est pas immédiatement évident. L'énoncé de la coproduction conditionnée donne l'impression de manquer de continuité. En effet, des compositions mentales jusqu'à l'attachement, on voit à l'œuvre un processus qui rend compte de ce qui se passe en nous à chaque instant. Par contre, la vieillesse et la mort, la naissance et le devenir couvrent plusieurs existences. Paul Williams fait remarquer que la difficulté de comprendre la coproduction conditionnée résulte de ce qu'elle pourrait être une compilation de sources différentes, assemblées pour donner une structure logique de causalité qui rend inutile la notion d'un Soi⁹³. Dire que le processus du redevenir est tributaire de l'attachement peut sembler être une affirmation gratuite, si on ne la replace pas dans le contexte de la pensée indienne à l'époque du Bouddha. L'être est condamné à un cycle de renaissances tant qu'il n'a pas suffisamment élevé son âme (*âtman*) pour la porter au niveau le plus élevé (*brahman*) par une méditation appropriée. Pour le Bouddha, le niveau inférieur est principalement l'attachement à ce que perçoivent nos sens, et ce qu'ils perçoivent est impermanent. D'où la place centrale tenue par la sensualité (au sens très large du terme) dans l'enseignement du Bouddha. Aucune acquisition par les sens n'est fiable. Par ailleurs, la pensée indienne rend l'ignorance responsable de ce que l'*âtman* ne peut s'élever. L'Éveillé reprend cette idée et utilise les compositions mentales comme charnière avec la sensualité. C'est par ignorance que l'être se sent amené à former des concepts qu'il tentera de justifier par le mécanisme des sens.

⁹² ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Loka Sutta*, SN 35.82 (PTS S iv 52).

⁹³ Paul WILLIAMS with Anthony TRIBE, « *Buddhist Thought* », Londres, Routledge, 2000. P. 63 et 71.

Celui qui ne connaît pas, ne voit pas l'œil tel qu'il est présentement... les formes etc.,... est imbu de l'œil, des formes etc. Pour lui – imbu, attaché, confus, ne restant pas fixé sur leurs désavantages – les cinq agrégats d'appropriation vont en s'accumulant⁹⁴.

Par ailleurs, la soif est la cause principale de la souffrance :

Toute souffrance qui, en surgissant, s'est produite pour moi, avait le désir comme racine, comme cause, car le désir est la cause de la souffrance⁹⁵.

On dit aussi :

Aucun bonheur sensuel dans le monde,
aucun bonheur céleste
ne vaut un seizième d'un seizième
du bonheur issu de la fin de la soif⁹⁶.

On retrouve alors le rôle salvateur de la connaissance :

Il est difficile de voir ce qui est simple,
car la vérité ne se laisse pas facilement voir.
La soif est transpercée chez celui qui connaît.
Car pour celui qui voit, il n'y a rien⁹⁷.

Pourtant, il existe des versions de la coproduction conditionnée où l'ignorance est absente. Ainsi, dans le *Mahânidâna Sutta*⁹⁸, elle n'est pas directement citée comme source de toute la chaîne. Celle-ci débute par une interdépendance de la conscience et des phénomènes mentaux et physiques :

⁹⁴ ACCESS TO INSIGHT, *Majjhima Nikâya, Mahâsalâyatani Sutta*, MN 149 (PTS M iii 287).

⁹⁵ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Gandhabhaka (Bhadra) Sutta*, SN 42.11 (PTS S iv 327).

⁹⁶ ACCESS TO INSIGHT, *Khuddaka Nikâya, Raja Sutta*, Ud 2.2 (PTS Ud 10).

⁹⁷ ACCESS TO INSIGHT, *Khuddaka Nikâya, Nibbana Sutta*, Ud 8.2 (PTS Ud 80).

⁹⁸ ACCESS TO INSIGHT, *Dîgha Nikâya, Mahânidâna Sutta*, DN 15 (PTS D ii 55).

De cette façon, ô Ânanda, les phénomènes mentaux et physiques sont la raison de la conscience ; la conscience est la raison des phénomènes mentaux et physiques.

C'est en fait l'ignorance de la coproduction conditionnée qui fait problème :

La coproduction conditionnée est très profonde et s'avère une doctrine profonde. C'est justement à cause de l'inconnaissance de cette coproduction conditionnée, sans une connaissance pénétrante de cette doctrine, que l'existence des êtres individuels devient embrouillée comme un écheveau emmêlé, bourré de pustules, comme un mélange de deux types d'herbes tressées, dites *mummuja* et *bubbuja*. C'est à cause de cette incompréhension qu'ils n'échappent pas à des situations infernales, à des états inférieurs, à des situations malheureuses et à ce cycle de transmigration⁹⁹.

On trouve également des versions plus étendues de la coproduction conditionnée. Par exemple, dans l'*Upanisa Sutta*¹⁰⁰, on trouve, en aval de la naissance, la souffrance et le stress à la place de la vieillesse et de la mort¹⁰¹. A son tour, la souffrance cause la conviction ; celle-ci entraîne la joie. Suivent alors, dans la chaîne, le ravissement, la sérénité, le plaisir, la concentration, la connaissance et la vision des choses telles qu'elles sont réellement présentes, le désenchantement, l'absence de passion, la libération et la connaissance de la fin. En fait, le Bouddha enchaîne, à la suite de la coproduction conditionnée, la progression vers l'éveil, montrant ainsi que la prise de conscience du mécanisme de la souffrance est requise pour se dégager de celle-ci.

Pour bien préciser le cadre de la coproduction conditionnée, le Bouddha précise sa place dans le raisonnement. Dans l'*Acela Sutta*,

⁹⁹ Môhan WIJAYARATNA, « *Les Entretien du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », avril 2001. P. 212 (PTS D ii 55-71).

¹⁰⁰ ACCESS TO INSIGHT, *Samyutta Nikâya, Upanisa Sutta*, SN 12.23 (PTS S ii 29).

¹⁰¹ Rappelons que la vieillesse et la mort sont considérées comme la souffrance par excellence.

l'ascète Acela Kassapa pose des questions et n'obtient pas tout de suite les réponses qu'il souhaite¹⁰² :

Lorsque j'ai demandé si l'état insatisfaisant de l'individu avait été créé par lui-même... avait été créé par quelqu'un d'autre... se produit par hasard... est une chose non existante..., vous m'avez répondu en disant : « Ce n'est pas comme cela qu'il se produit, ô Kassapa. »

Et le Bouddha répond :

Lorsqu'on dit que l'individu commet des actes et que le même individu reçoit leurs résultats – comme vous l'avez dit au début par les mots : « L'état insatisfaisant de l'individu est créé par lui-même » –, une telle affirmation se réduit à la théorie éternaliste¹⁰³.

Lorsqu'on dit qu'un individu commet des actes et qu'un autre obtient leurs résultats – c'est-à-dire l'opinion selon laquelle on est dans l'état insatisfaisant à cause de la faute d'un autre –, une telle affirmation se réduit à la théorie annihiliste¹⁰⁴. Dans ce cas, ô Kassapa, le *Tathâgata*¹⁰⁵ enseigne la Doctrine sans aller à ces deux extrêmes, mais selon la Voie du Milieu, selon laquelle... (*suit alors l'exposé de la coproduction conditionnée*)... De cette façon se produit ce monceau de *dukkha*.

Dans ce dialogue, le Bouddha montre qu'il ne s'intéresse pas aux spéculations : il se contente de révéler une méthode qui permettra d'échapper au cycle des naissances et des morts.



¹⁰² *Samyutta Nikâya, Acela Sutta* (PTS S ii 16-19) in Mōhan WIJAYARATNA, « *Sermons du Bouddha* », Paris, Éditions du Seuil, Collection « Points-Sagesses », février 2006. P. 117-118.

¹⁰³ C'est dire qu'il y a un *âtman* immuable qui se réincarne jusqu'à son éventuelle libération.

¹⁰⁴ Selon cette théorie, tout ce qui détermine un être vivant disparaît à sa mort. Comme on maintient que les actes passés déterminent la situation présente, un être vivant actuel est forcément déterminé par les actes de quelqu'un d'autre. On voit immédiatement la faiblesse de cette position : si tout ce qui est d'un être vivant disparaît à sa mort, cela est vrai pour tous les êtres vivants et plus rien ne détermine qui que ce soit.

¹⁰⁵ C'est une des qualifications du Bouddha. On traduit généralement ce terme par « Ainsi-venu ».

BILLET D'INQUIÉTUDE
A PROPOS DE LA « GRANDE BIBLIOTHÈQUE
D'ALEXANDRIE »

Guy Rachet (guyrchet@noos.fr)

Dans de précédentes livraisons de nos Cahiers, j'avais proposé l'inauguration de « Billets d'humeur », rubrique ouverte évidemment à tous nos membres. Cette fois-ci je voudrais inaugurer une nouvelle rubrique sous le titre de « billet d'inquiétude ». Que pouvons-nous entendre par inquiétude ? Serez-vous autorisés à me demander : pour qui et pourquoi avons-nous des raisons de craindre ? Ici, j'ai simplement des craintes pour cette louable entreprise qu'est la résurrection de la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée au tout début du III^{ème} siècle avant notre ère par Ptolémée 1^{er} Soter, à l'initiative de l'Athénien Démétrius de Phalère. A la tête de ce nouveau « temple du savoir », appelé La Grande Bibliothèque, a été mis un personnage éminent, Ismaïl Serageldin, un Égyptien à qui est consacrée une interview dans un numéro double du Point publié à la fin de l'année dernière. Les deux journalistes de cette revue, Christophe Labbé et Olivia Recasens qui ont mis notre savant directeur sur la sellette, nous le présentent comme « l'homme le plus intelligent d'Égypte », selon les « on dit », formé à Harvard, et collectionneur de 27 doctorats Honoris Causa ! Si l'on va voir sa biographie dans le Wikipedia en anglais, on apprend qu'il a non pas vingt-sept mais vingt-neuf doctorats honoris Causa dans les disciplines les plus diverses et accordés par les universités les plus variées, qu'il a écrit une soixantaine de livres et monographies et quelques deux cents articles ! Voilà de quoi le qualifier aux postes les plus prestigieux. Cependant ce grand savant n'est visiblement ni égyptologue, ni helléniste, ni même historien, bien qu'il se glorifie d'être le successeur des anciens « directeurs » de la bibliothèque antique, lesquels étaient tous des Grecs et non des Égyptiens.

J'en viens donc aux termes de cette entrevue où, à ma stupéfaction, ont été accumulées les plus grossières erreurs concernant précisément les sujets sur lesquels, considérée sa nouvelle fonction, il devrait montrer la plus parfaite compétence.

Question des journalistes (abrégé en Q) : **Que devons-nous à l'Égypte des pharaons ?**

Réponse (R) : *Combien avez-vous de jours pour écouter ma réponse ? L'Égypte est le point de départ de la philosophie, la médecine, la théologie... Le premier livre d'histoire a vu le jour à la Grande Bibliothèque d'Alexandrie. Il s'agit des Chroniques d'Égypte en 30 volumes, rédigé (sic, oublie du deuxième e) au III^e siècle avant notre ère par le prêtre égyptien Manéthon de Sebennytos à la demande de Ptolémée I^{er}....*

Critique (C) : Je laisse de côté cette « tarte à la crème » d'une Égypte « point de départ de la philosophies etc.... » Car si l'Égypte dite pharaonique a connu des « sagesses », une médecine toute imprégnée de magie, une théologie, ces termes induisent en erreur car ils n'ont aucun rapport avec ce que, à notre époque, nous entendons, à partir des données grecques, par ces mêmes mots. J'en viens tout de suite à Manéthon. Je laisse de côté les travaux critiques faits autour de notre Manéthon historien car il faut d'abord rappeler que, contrairement à la plupart des historiens grecs, il ne nous reste de ses œuvres, ou de celles qui lui ont été attribuées, que des fragments plus ou moins longs, souvent mis sous le nom seul de Manéthon, alors qu'on sait qu'il y a eu plusieurs personnages portant ce nom. L'ouvrage ici en question est intitulé *Aegyptiaca*, titre qu'on traduit par *Histoire* ou *Chroniques de l'Égypte*. Les fragments de ces *Histoires* sont parvenus jusqu'à nous par l'intermédiaire d'auteurs tardifs, le plus connu d'entre eux étant Flavius Josèphe dans son *Contre Apion*, écrit dans les dernières décennies du 1^{er} siècle de notre ère. Les autres fragments et témoignages sont dus notamment, à Eusèbe de Césarée, Jules l'Africain, Georges le Syncelle, un Byzantin mort vers 810 de notre ère. Il est généralement admis que Manéthon, qui aurait été « grand prêtre » dans le temple d'Héliopolis, a vécu sous Ptolémée I^{er}, bien qu'une « lettre » conservée par le Syncelle, laisserait entendre qu'il aurait plutôt vécu sous le règne de son successeur, Ptolémée II Philadelphe. Une lettre évidemment apocryphes, d'époque romaine, puisque le roi Macédonien est décoré du titre d'Auguste (voici le début du texte grec : *Basilei mégalô Ptolemaiô Philadelphphô Sebastô...* Cette appellation de *Sébastos* n'apparaît en grec que dans les titres des empereurs romains. L'ensemble de ces fragments est publié en un volume, texte grec et traduction en an-

glais, avec une longue introduction par W.G. Waddell dans la remarquable Loeb Classical Library.

Donc même si l'on situe notre historien égyptien hellénisant au début et non au milieu du III^e siècle avant notre ère, comment peut-on oser déclarer avec l'assurance de l'ignorant que son ouvrage est le « premier livre d'histoire ». C'est ignorer l'existence d'un historien pourtant aussi connu et important qu'Hérodote qui a vécu quelques de deux siècles plus tôt, de Thucydide, de Xénophon, tous deux ayant vécu au V^e/IV^e s. pour ne citer que trois des plus célèbres historiens grecs. Comment ensuite déclarer que cette *Chronique d'Égypte* était en 30 volumes, alors qu'il est écrit dans les deux textes qui la mentionnent avec son titre qu'elle est en trois volumes. Et comment déclarer qu'elle a vu le jour à la Grande Bibliothèque à la demande de Ptolémée 1^{er} ? Car à l'évidence Manéthon a écrit ses *Aegyptiaca* à Héliopolis et il n'est rien qui permette de déclarer qu'il les a rédigées à la demande du premier des Lagides. Pour ce qui est des « trois livres » de cette histoire, je me réfère à Georges le Syncelle et à Jules l'Africain (*Tritou tomou Manethô* est-il écrit en grec) et *l'Antique Chronique (To palaion Khronikon)* du Syncelle qui parle aussi des trois livres (...*tôn gar en toïsi trisi tomois...*). Visiblement M. Serageldin a du confondre les trois tomes ou volumes avec les trente dynasties égyptiennes distinguées par notre prêtre historien. Pour ce qui est des deux autres affirmations (Ouvrage qui aurait vu le jour à la Bibliothèque et à la demande de Ptolémée 1^{er}) notre nouveau directeur s'est laissé emporter par son imagination, à moins qu'il n'ait fait une confusion entre le premier et le second des Ptolémée à partir de la lettre apocryphe que j'ai cité plus haut.

Sur cette lancée, Serageldin poursuit ainsi : *Depuis 6 000 ans, les frontières de l'Égypte n'ont quasi pas bougé, l'idée même de nation familière aujourd'hui est née le long du Nil.*

C : Déclarer que « depuis 6 000 ans les frontières de l'Égypte n'ont quasi pas bougé », est une sottise puisque l'unification de la vallée du Nil entre le Delta et la première cataracte date d'environ – 3000 et qu'on ne sait en fait rien d'assuré sur les deux possibles royaumes unis par Narmer/Ménès, ni sur les cités indépendantes (?) qui ont occupé la plus grande partie du IV^e millénaire. Par ailleurs, selon les périodes, soit l'Ancien, le Moyen et le Nouvel Empires, ces frontières naturelles que sont à l'ouest le désert, au sud la première cata-

racte, à l'est la mer Rouge et au nord la Méditerranée se sont souvent rétrécies ou, au contraire, fortement étendues au sud d'Assouan.

Quant à prétendre que l'idée de Nation, laquelle ne remonte jamais chez nous qu'à quelques siècles, est née en Égypte, il faut être totalement ignorant de l'histoire de l'Égypte antique et de sa pensée pour oser le faire. Au demeurant, même les Égyptiens des époques copte et musulmane n'en ont eu aucune notion. En y regardant de près, il faut sans doute attendre l'époque des Khédives, voire de Nasser, pour qu'un tel concept soit diffusé parmi le peuple de la vallée du Nil.

Q : Peut-on dire que la civilisation de l'écrit naît en Égypte ?

R : *Si l'écriture est née à Babylone, l'Égypte a diffusé le savoir écrit grâce au scribe...*

C : Toute personne quelque peu cultivée sauf notre savant directeur, sait que les premières manifestations d'une écriture apparaissent en Sumer, à Uruk (précisément dans le niveau IVa), au cours des derniers siècles du IV^e millénaire sous la forme de tablettes gravées de pictogrammes. Quant à Babylone, cette cité n'apparaît dans l'histoire qu'à la fin du millénaire suivant (son nom apparaît pour la première fois dans une inscription du roi akkadien Shar-kali-sharri, 2217-2193). La phrase suivante, (l'Égypte a diffusé...) est une expression vague qui ne veut rien dire. On peut même lui opposer le fait que la première expansion d'une écriture à travers des contrats privés, des textes comptables, des actes de propriété, etc.... se situe en Mésopotamie avec les tablettes cunéiformes, alors que l'écriture hiéroglyphique ne servait que pour les inscriptions de caractère religieux (textes des pyramides, des sarcophages...), des inscriptions de temples ou royales.

R (toujours à la même question) : *C'est au cours de ses deux ans et demi passés à la Grande Bibliothèque qu'Archimède invente sa fameuse vis sans fin.*

C : D'un possible voyage en Égypte d'Archimède, citoyen de Syracuse, on ne sait rien de certain, car on ne dispose que d'une brève mention d'un voyage à Alexandrie par Diodore de Sicile. Je ne sais d'où I.S. sort ces « deux ans et demi » passés en Égypte, et à l'évidence, c'est tout aussi gratuitement qu'il précise que c'est là qu'il a inventé la vis sans fin. En revanche, on sait qu'Archimède a été en correspondance avec Ératosthène, notamment à propos du « problème du troupeau du soleil ». Mais ce n'est pas pour autant

une preuve d'un séjour à Alexandrie (Textes pp. 202 et 220 des *Greek Mathematics*, T. II de la Loeb Classical Library).

R (toujours à la même question) : *C'est un lieu de tolérance, on accepte les contributions de savants non croyants ou d'autres croyances comme les mathématiciens hindous.*

C : Je laisse de côté la structure de la phrase (*d'autres croyances comme les mathématiciens...*) Lorsqu'il parle de tolérance à propos des Grecs d'Alexandrie et des Ptolémée, on voit que M. Serageldin appartient à un milieu monothéiste dans lequel l'intolérance est consubstantielle à l'idéologie de ce type de religion. Il en va de même pour cette idée incongrue ici de « savants non croyants ». Non croyants en quoi, en qui ? En Allah, peut-être... Il ne venait à l'idée de personne, dans l'Antiquité, de prétendre imposer à autrui ses propres superstitions religieuses et de parler de « croyants » et de « non croyants ». La tolérance est un concept inventé par les Européens pour marquer leur distanciation face à l'intolérance de l'Église.

Par ailleurs, je serais curieux de savoir dans quel document il a trouvé la « présence de mathématiciens hindous » à Alexandrie.

Q : On ne cesse de s'étonner des connaissances médicales au temps des pharaons. Jusqu'à quel point ce savoir a-t-il façonné notre médecine moderne ?

R : *4 500 ans avant Hippocrate, l'Égyptien Imhotep ouvre la voie à la médecine moderne. Avec lui perce l'idée que la maladie n'est pas une action divine, qu'elle peut être traitée par une intervention humaine fondée sur un savoir. Près de 3 000 ans avant Jésus-Christ les médecins égyptiens opéraient déjà de la cataracte et s'essayaient à la trépanation... La science anatomique est née en Égypte...*

C : Ce monsieur doit aussi être un bien médiocre calculateur lorsqu'il déclare que 4 500 ans avant Hippocrate, l'Égyptien Imhotep ouvre la voie à la médecine moderne. Hippocrate a vécu entre 460 et 377 avant notre ère et Imhotep, dont on ne sait en fait rien que de légendaire, a été l'architecte et le vizir du roi Djéser vers 2650. Ce qui fait donc non pas 4 500 ans, mais dans les 2 200 ans entre les deux. Par ailleurs, ce n'est qu'à l'époque Saïte, soit au VII^e siècle avant notre ère, qu'on en a fait un médecin qui a été divinisé, et ce n'est qu'avec précisément Manéthon qu'on apprend « qu'à cause de sa science médicale les Égyptiens le considéraient comme Asklépios ». Mais de cette soi-disant science, on ne sait strictement rien.

C'est par un audacieux rejet dans le temps que notre savant « docteur Honoris causa » fait remonter aux environs de 3000 avant notre ère des connaissances médicales et chirurgicales qui ne sont attestées que par des papyrus dits médicaux, nombreux il est vrai, mais qui tous datent du Nouvel Empire, soit au minimum seize à dix-sept cents ans plus tard que la date assignée avec tant de légèreté. Et parler de « science anatomique » des Égyptiens en conséquence de la pratique de la momification est une pure vue d'un esprit quelque peu chauvin, bien que, en fin de compte, notre Tartarin soit un Arabe musulman qui a peu à voir avec les anciens Égyptiens, d'autant plus que lorsqu'il parle d'Alexandrie et des « directeurs » de la bibliothèque, il s'agit exclusivement de Grecs, comme on va encore le voir dans les réponses suivantes.

Q : C'est aussi à Alexandrie que les mathématiques et l'astronomie ont décollé...

R : Ératosthène, lorsqu'il dirigeait la Grande Bibliothèque a été le premier à calculer la distance de la Terre au Soleil, qu'il a estimée avec 80 % de précision ! C'est encore à Alexandrie qu'Aristote a émis l'idée que la Terre tournait autour du Soleil...

C : Eratosthène (v. 284 – v. 192 av. J.-C.) était un Grec originaire de la ville grecque de Cyrène, à l'Est de l'actuelle Libye. Voici la notice que je lui ai consacrée dans mon *Dictionnaire de la civilisation grecque* : Bibliothécaire de la Bibliothèque d'Alexandrie, il est le créateur de la géographie scientifique. Il évalua la surface des lieux habitables et la divisa en parallèles et méridiens. Son plus remarquable travail fut, en partant de l'observation du Soleil au solstice d'été par rapport à la circonférence céleste à Alexandrie et à Syène (Assouan), de calculer la circonférence terrestre ; il trouva le chiffre de 250 000 stades, ce qui correspond approximativement à 40 000 km. Il écrivit une histoire de la géographie, que nous connaissons surtout par Strabon. Il inventa un crible permettant d'établir pratiquement la suite des nombres premiers et un instrument de calcul, le « mésolebe », qu'il imagina pour résoudre le problème de la moyenne proportionnelle. Son œuvre la plus marquante en astronomie est l'invention d'un calendrier qui sera connu sous le nom de « calendrier Julien », c'est-à-dire l'ancêtre de notre calendrier, tel que l'officialisa Jules César.

Ce n'est en aucune manière lui qui « calcula la distance de la Terre au Soleil. » Notre brillant savant fait ici encore une confusion, mais

la plus phénoménale de ces confusions va venir dans la phrase qui suit, une erreur si énorme qu'elle laisse effondré tout homme qui n'est pas analphabète : savoir que c'est à Aristote qu'on doit la première hypothèse héliocentrique. Avec l'attribution de l'invention de l'écriture aux Babyloniens, c'est la plus grosse sottise proférée par ce brillant gradué de tant d'Universités (et là, je ne peux comprendre comment les « interviewer » ont pu la laisser passer). Comment peut-on attribuer à Aristote « l'idée que la terre tournait autour du soleil », alors que tout au contraire, c'est sur la théorie des sphères d'Aristote qu'est fondée la cosmographie de Ptolémée avec une terre au centre de l'univers autour de laquelle tournent le soleil et les autres étoiles. Une vision qui va hypothéquer tous les travaux astronomiques des siècles suivants, jusqu'à l'arrivée de Copernic, Tycho Brahé et Képler. Sans oublier qu'il fait venir Aristote à Alexandrie où il n'a jamais mis les pieds, d'autant qu'il était déjà mort depuis quelque temps (en 322) lorsque le premier Lagide a établi sa capitale dans cette ville fondée à l'initiative d'Alexandre le Grand, précisément élève de ce même Aristote, et qu'il a fondé la Bibliothèque. Il y a là à l'évidence une confusion avec Aristarque de Samos (v. 310-v 230 av J-C.) qui imagina un système héliocentrique, sans pouvoir, semble-t-il, le démontrer, bien que le souvenir de cette hypothèse ne nous soit conservé que dans *l'Arénaire* d'Archimède qui la mentionne sans s'y attarder. Et ce n'est pas Ératosthène mais bien Aristarque qui essaya de mesurer la grandeur du soleil et sa distance à la terre. On ne sait d'ailleurs rien de sa vie sinon qu'il a été l'élève du philosophe péripatéticien Straton de Lampsaque et qu'il travailla à l'observatoire d'Alexandrie. Ayant posé les fondements de la trigonométrie il a bien tenté de mesurer la grandeur du Soleil (Archimède inventera un appareil à cet effet) et de la Lune et leur distance de la Terre. Ses calculs sont proches de la réalité pour ce qui concerne la Lune. Dans son système héliocentrique dont s'est inspiré Copernic, le Soleil immobile est placé au centre de l'univers qui est fini. La Terre est animée d'un mouvement de rotation sur elle-même et effectue une révolution annuelle autour du Soleil. Elle devient dès lors une planète parmi les autres qui sont animées de mouvements identiques.

Q : Difficile de ne pas parler de l'influence de l'Égypte sur Napoléon...

R : *C'est peut-être en Égypte que l'idée est venue à Napoléon de devenir empereur. En effet, si les Grecs ont donné naissance à la république, d'une certaine façon les Égyptiens ont inspiré l'Empire. Après le suicide de Cléopâtre, avec qui il était en guerre, Octave, le premier empereur romain, se fait appeler Auguste, un nom jusque-là réservé aux dieux. Ce faisant il devient divin comme le pharaon...*

(Remarquez la puériorité de l'argumentation : le « en effet » qui commence la deuxième phrase devrait apporter une argumentation pour prouver ce qui vient d'être avancé : or on se lance dans d'élémentaires considérations, en partie fausses, totalement étrangères au sujet... Une telle copie au bac appellerait un zéro.)

C : Ce n'est certainement pas parce qu'il a fait la campagne d'Égypte que Napoléon a eu l'idée de se faire couronner empereur. Auguste n'était pas un « nom » réservé aux dieux, mais un qualificatif impliquant une « bonne augure » (augur est la racine du mot) qui a servi à qualifier la dignité impériale. Mais tout aussi bien Cicéron parle quelque part d'un *locus augustus* pour désigner un lieu sacré. Par ailleurs, les Grecs n'ont jamais donné, naissance à la République, c'est une invention romaine, comme chacun sait. Quant aux Grecs, ou plutôt aux Athéniens ils avaient conçu un régime politique appelé démocratie, bien différent dans ses modalités de la République romaine.

Q : Quel rôle peut jouer la nouvelle bibliothèque ?

R : *Pendant quatre mille cinq cents ans, l'Égypte a été le centre du monde, ce n'est que dans les cinq cents dernières années que nous avons pris du retard !*

La suite se perd dans de gentils vœux parfaitement politiquement corrects...

C : On peut être chauvin, même si l'on est un arabe musulman parlant d'une Égypte qui est totalement étrangère à l'islam tout autant qu'au christianisme copte, mais il convient de raison garder. Et moi-même qui ai écrit une vingtaine de volumes sur l'Égypte antique, je suis choqué par une telle assertion. Quoi, entre l'époque de Narmer, vers 3000 avant notre ère, jusqu'à 1500 de notre ère, date qui est, à quelques années près, l'époque de la domination des Turcs ottomans sur l'Égypte et le nord de l'Afrique, l'Égypte aurait été le « centre du monde » ! Quid de la Mésopotamie, de la Grèce, de l'Inde, de la

Chine, de Rome et de son empire qui englobait l'Égypte, de l'empire perse des Achéménides (qui a aussi englobé l'Égypte) et de leurs successeurs Parthes et Sassanides, de l'empire d'Alexandre et de la Syrie des Séleucides, et même de l'empire arabe des Abbassides de Bagdad ou de cette Andalousie arabe que les musulmans et leurs compagnons de route islamomanes exaltent comme un centre du monde ? Quid de notre prodigieux XII^e siècle qui rayonne sur toute l'Europe occidentale et de notre Renaissance qui débute au XV^e siècle, voire, au siècle précédent en Italie ? Qu'a donc donné de si extraordinaire l'Égypte Copte et Arabe à la civilisation humaine ? Ici, vraiment, notre Grand Bibliothécaire titube et manifeste non seulement un géocentrisme délirant, mais révèle une ignorance, voire un mépris pour toutes les autres civilisations.

Voilà pourquoi je suis inquiet de voir un homme aussi ignare malgré tant de titres sans doute bien dévalués, à la tête d'une prétendue Grande Bibliothèque qui, en fait, n'a visiblement rien à voir avec ce que fut la Bibliothèque antique d'Alexandrie, avec son Musée et son parc zoologique et les personnages exceptionnels qui en ont assumé la direction, lesquels ont été des poètes, des savants, des grammairiens, enfin des personnages qui ont réellement marqué leur époque.

Oui, Une telle ignorance de faits historiques concernant son pays est inquiétante chez un homme promu à la responsabilité de cette nouvelle bibliothèque. Visiblement il n'est ni un poète comme Callimaque qu'il mentionne (poète grec d'ailleurs quelque peu froid qui a été largement surpassé par ses disciples les poètes élégiaques latins à commencer par Catulle), ni un mathématicien et géographe comme Ératosthène, lesquels, a-t-il précisé, ont été ses prédécesseurs, et moins encore un « savant » comme l'ont été la plupart des hôtes antiques de la bibliothèque d'Alexandrie, détruite d'ailleurs par les chrétiens et les musulmans.

Vient de paraître dans

LES JEUDIS DU CERCLE

La conférence n° **138**

DARWIN OU
LA SECONDE MORT DE SAINT AUGUSTIN

Par Bruno ALEXANDRE

Pourquoi un tel lien entre Darwin et St Augustin ? Parce que le fondateur de la théorie de l'évolution a complètement modifié l'image du monde vivant, donc celui de l'homme qui en fait partie. Après Darwin, le statut scientifique de l'homme ne s'accorde plus avec le statut théologique que St Augustin a contribué à construire. Ce dernier a en effet donné à l'homme une ascendance divine en proposant une explication religieuse du mal. Le mal intrinsèquement lié à l'existence humaine a été vraiment l'obsession de St Augustin, de sa jeunesse à sa mort.

Le conférencier va tracer en parallèle les vies et œuvres des deux personnages et souligner les incohérences des écrits augustiniens devant la réflexion darwinienne.

Vous pouvez acquérir cette conférence pour 8 euros franco

Auprès du

CERCLE ERNEST RENAN
67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

LES LIVRES
 JEAN-PIERRE CASTEL.
 LE DENI DE LA VIOLENCE MONOTHEISTE –
 L'Harmattan - 370 pages - 30 euros

Jannick Soisson ROUX

Dirigeant industriel et consultant en stratégie, J.P. CASTEL se reconnaît dès l'abord comme un non spécialiste de la pensée religieuse, et pose en principe de ne pas parler de la foi. Il explique son ouvrage, selon ses propres mots, comme un RAPPORT d'ETONNEMENT et précise avec modestie que sa démarche est celle du QUESTIONNEMENT.

Ceci dit, l'ouvrage est riche d'une documentation importante et ne ressemble pas à un travail d'amateur. Il s'appuie sur de nombreux textes autorisés, en un foisonnement parfois lassant.

L'étude est d'abord chronologique ; les religions occidentales furent, en premier, polythéistes. Cependant même si Athènes connaît plusieurs Dieux, il existe un Dieu en chef, un Dieu supérieur aux autres, Zeus chez les Grecs, Amon Rê chez les Égyptiens, chez les Cananéens un Dieu en chef, les autres exerçant leurs pouvoirs dans une zone spécifique ; Ares est le dieu de la guerre, Vénus protège les amours. L'important est que Zeus les tolère et cela facilite les relations, les rituels, les symboles, les interdits, tous gérés par un grand nombre de prêtres.

Or, la civilisation occidentale est fille des civilisations grecque, romaine et hébraïque avec deux évolutions décisives, la morale grecque, fruit de l'invention des sciences et de la philosophie, et l'émergence du monothéisme hébraïque dont le premier dogme sera : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face », avec comme corollaire la destruction des idoles, ainsi seront qualifiées toutes les autres divinités. Cette condamnation de l'idolâtrie est la plus constante, la plus déterminante conception d'une violence irréductible. Le dieu jaloux est une idée commune aux trois religions du Livre, judaïsme, christianisme, islam. Le dieu jaloux exige une vérité unique.

Toute religion née de la révélation, sans logique ni explication s'oppose à l'expérience, à la recherche, au progrès. L'homme poly-

théiste est un homme social, sous le regard des autres hommes. L'homme hébreu n'est qu'obéissance à ce dieu jaloux qui ordonne l'intolérance.

Certes la tradition du sacrifice remonte aux origines de l'humanité, mais elle devient implacable avec la crucifixion du fils de Dieu qui autorise toute violence. Elle est devenue vertu, puisque on est seul à connaître la vérité, l'unique vérité. L'infidèle doit être puni.

Actuellement, on essaye d'excuser, voire de réfuter ces exactions : c'est du passé, et peut être uniquement de la légende, des symboles, mais ce dénigrement, cet autodénigrement est en lui même une violence morbide. En clair, l'Église n'a cessé de vouloir exporter la vérité monothéiste avec un prosélytisme constant et rigoureux. Ainsi, encore tout récemment, en 1999, Jean-Paul II à New Dehli appelle à la conversion des asiatiques.

Le syndrome de la vérité unique imprègne toute la culture occidentale, y compris chez la déesse Raison de la Révolution, y compris chez le naturalisme, le communisme, voire le nazisme. Tous sont nés de la prétention à une vérité unique, et sans aucun respect pour l'individu, légitimant les massacres de masses. Une excuse récente est de contester l'historicité de la Bible qui narre avec lyrisme une infinité de morts. Démarche bizarre qui nie une vérité que l'on admet en même temps comme vérité unique. Et pourtant l'imposition de la vraie foi aux hérétiques, c'est-à-dire aux mal-croyants, est toujours de rigueur. Ainsi en en a-t-il été dans les territoires colonisés.

Certes la violence est humaine et a toujours été, mais le paradoxe est que la religion est en principe une école de morale et que via le sacrifice, elle crée l'intolérance et la violence par déni de l'altérité. Si l'on décide de croire à une vérité révélée, on ne supporte pas l'infidèle, on doit le convaincre, s'il le faut par la force, la torture et la mort, pour assurer son salut.

Ce prosélytisme n'est pas le fait de l'hébraïsme. Et pourtant sa violence existe, et peut être extrême quant il faut éloigner l'Impur. Le juif est né du peuple élu, choisi par Dieu et son problème est de se protéger de l'impur. L'antisémitisme est aussi une violence.

Résumons : la violence monothéiste se distingue de la violence en général, chez les Juifs par peur de la souillure, chez les chrétiens et les musulmans par la volonté de protéger le dogme et con-

vaincre les infidèles. Elle plonge dans le fanatisme qui interdit toute pensée libre et décrète sacrilège toute remise en question du dogme. Même si les dignitaires tentent de dialoguer. En fait actuellement, la violence s'accélère, ainsi autour de l'Afrique, ainsi entre intégristes et modérés, ainsi entre islam et christianisme. Non, la violence n'est pas assagie.

L'auteur compare la pensée d'Athènes et celle de Jérusalem. L'idéal grec est équilibre, mesure, relatif. La plupart des interdits hébreux relève d'une prohibition de l'hybride, du mélange. Le Grec raisonne, essaye de comprendre, relativise. Il n'y a ni vraiment bon, ni vraiment méchant. L'Hébreu rejette un savoir acquis, il faut obéir à un dieu mystérieux qui n'a pas à s'expliquer ; il constitue une ethnie spécifique qui s'angoisse devant l'impur, la souillure. Un exemple de l'ostracisme envers les goyim : si l'on verse du vin dans un verre où a bu un non juif, cela rend le vin resté dans la bouteille non casher !!!

L'auteur cite quantités de cas significatifs dans la Bible, l'anathème est un devoir qui exclue la pitié ; à Jéricho, on tue tout, y compris les ânes. Moïse, le plus grand des prophètes, n'est pas seulement le Sage, il est aussi un cruel despote.

La découverte des manuscrits de la mer Morte a suscité l'entreprise de recherches sur le Jésus historique. Il est clair qu'aucun des quatre Évangiles n'a connu Jésus vivant. Plutôt que d'une réalité historique, il s'agirait d'une élaboration théologique, un personnage conceptuel, une condensation de figures de mythes. On pourrait alors imaginer le Jésus de notre choix et ce serait, pour de nombreux sympathisants du XXI^{ème} siècle, un Jésus philosophique, porte-parole des valeurs d'amour, de non violence, en rupture avec celles de l'Ancien Testament.

Un fait significatif : le chrétien recherche l'intimité avec Dieu alors que le juif révère en dieu une grandeur inconnaissable.

L'auteur se demande si l'Ancien Testament est une condition nécessaire du Nouveau Testament. Les pères de l'Église tentent de démontrer qu'il n'y a entre eux ni contradiction, ni rupture, et ce y compris par des manipulations de textes, pour parvenir à un PRINCIPE D'ACCOMPLISSEMENT. Le Nouveau Testament ne ferait qu'accomplir ce que l'Ancien a prophétisé. Jusqu'à Jésus, les

prophètes répétaient le message de Moïse, son exigence du monothéisme, les dix commandements et les anathèmes. Mais Jésus est différent, il est novateur. Paul, n'ayant pas connu Jésus, a fait de la Résurrection la pierre angulaire du Christianisme. Le monothéisme est-il le stade suprême du sentiment religieux ?

En tous cas, c'est dans le miracle grec qu'est née la rationalité positive et ce sont les Thalès, Pythagore, Parménide, Démocrite, Hippocrate, Hérodote qui ont inventé la philosophie et toutes les sciences. L'Église mobilise toutes ses forces pour lutter contre ce qu'elle considère comme une hérésie et ce ne fut qu'à la Renaissance que des esprits indépendants, Érasme, Rabelais, Montaigne, Copernic, Galilée, Descartes se battirent dans leur originalité, et notamment contre les Jésuites dont la Compagnie a été créée pour contrôler l'enseignement et anéantir l'esprit critique. Par son opposition à la liberté de penser, les jésuites sont l'antithèse de l'agora grecque.

Une synthèse serait-elle possible ? La civilisation occidentale est un héritage multiple ; ainsi la soif de connaissance, la notion de progrès, celle de l'individu sont grecques, mais le talent d'organisateur vient de Rome.

Le but de toute civilisation est de s'arracher à la nature. A l'époque animiste, la nature se présente comme un état quasi fusionnel avec l'homme. Mais depuis, l'homme tente la domestication de la faune et de la flore et l'urbanisation, la révolution industrielle, modifient complètement le quotidien. L'invention de la transcendance monothéiste s'inscrit dans ce processus de « désenchantement du monde » selon la formule de Max Weber.

Les Grecs avaient su conquérir la liberté de pensée et chercher la liberté tout en gardant leurs dieux. L'Église, par son comportement réactionnaire, s'en éloigne et l'intolérance amène le déni.

La violence exprimée dans le monde biblique influe sur le comportement, sur l'hypertrophie du moi, sur l'attitude envers la femme, sur la politique, la morale. Ainsi la misogynie sans faille des pères de l'Église s'exprime ainsi : « Toute femme devrait avoir honte à l'idée qu'elle est une femme ».

Si l'action des Lumières a fini par déboucher sur la séparation de l'État et de l'Église, cette dernière n'a jamais remis en cause le dogme de la pensée unique, inscrit dans les mythes. Le refus

d'aller de l'avant dans des domaines aussi importants que l'astronomie, l'évolutionnisme, l'anthropologie, reste intact malgré toutes les observations, toutes les expériences des savants.

Le même déni s'oppose à la thèse de René Gérard sur l'origine meurtrière du sacrifice. On veut y voir un don fait aux dieux et non un meurtre. Raisonement assez tendancieux !

Résumons nous : tenir la vérité pour un acquis induit la tentation d'en faire un dogme et suscite l'obligation de convertir. La considérer comme une quête conduit plus naturellement à l'échange, au témoignage et à la non violence. L'auteur voudrait « porter la violence monothéiste sur l'agora ».

Aujourd'hui, les risques de violence sont plus politiques que confessionnels. Ils sont souvent circonscrits au monde musulman et à l'Afrique. Le but n'est pas de diaboliser une religion donnée mais de mettre en évidence l'épicentre de la violence. Il est de chercher une plus grande lucidité d'analyse et de jugement, tant dans nos propres comportements que dans ceux d'autrui. Il s'agit notamment de porter un regard affranchi de certains vieux mythes sur les questions touchant au respect de la femme, à l'équilibre entre réalisation de soi et épanouissement du lien, voire à l'équilibre avec la nature.

Lever ce déni, c'est se libérer de la tyrannie du mythos, c'est laisser le logos et le libre arbitre trouver leur juste place. « C'est porter la violence monothéiste sur l'agora ». C'est peut être sur l'agora, loin des tabous, que s'ouvre le chemin de la tolérance, de la recherche du dépassement des contradictions, du développement parallèle de la certitude du cœur et de la liberté de l'esprit. Tel est le vœu de l'auteur. Vœu pieux ?

Vient de paraître dans

LES JEUDIS DU CERCLE

La conférence n° **139**

LES RELIQUES SONT-ELLES DES IMPOSTURES ?

Par Elie VOLF

Qu'est ce qu'une relique ? Les reliques ont joué de tout temps un rôle important dans la propagation du christianisme, et sont les restes d'une personne honorée comme un saint. Il peut s'agir du corps ou partie du corps du saint, parfois d'un simple morceau d'étoffe ou même d'un objet l'ayant touché.

Le culte des reliques est très ancien. Dans la tradition gréco-romaine le palladium est une statue de Pallas-Athéna tombée du ciel et récupérée par le fondateur mythique de la cité de Troie. Elle rendait invincible la cité qui le détenait.

L'auteur va nous décrire les tribulations des « vraies-faussees » reliques dans l'histoire des religions à travers l'Europe.

Vous pouvez acquérir cette conférence pour 8 euros franco

Auprès du

CERCLE ERNEST RENAN
67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

D'UN SEJOUR A SORRENTO A L'AUTRE...

André LAMA

Frédéric Nietzsche a trente-deux ans quand il découvre l'Italie. Il en tombera amoureux pour toujours et, jusqu'au terme de sa vie consciente, il viendra fidèlement la retrouver presque chaque année. Professeur de philologie à l'Université de Bâle, la maladie l'a contraint à interrompre ses cours. Une longue convalescence va le conduire à Sorrento, via Gênes et Naples. Physiquement, de graves troubles de la vue et des migraines insoutenables l'accablaient depuis des mois. Moralement, il tire un trait sur sa jeunesse, sacrifie l'essentiel de son bonheur en renonçant aux liens affectifs qui l'attachaient aux Wagner, à Richard et à Cosima. Cosirina ? L'aimait-il secrètement ? Six ans déjà que durait l'étrange rêve intellectuel qui unissait ce trio... Mais le potentiel spirituel de Nietzsche était intact, une œuvre immense germait dans sa pensée... C'est à elle qu'il allait se donner. Palliatif d'un cœur meurtri ?

A Genève, il prend le train de nuit pour Gênes. Il a pour voisines deux baronnes allemandes, Claudine von Brevern et Isabella von der Pahien. Cette dernière gardera toujours le souvenir de la conversation engagée cette nuit-là avec Nietzsche. Elle ne sera pas la seule.

Hélios brille de tous ses feux à l'arrivée en gare de Gênes mais, brisé de douleur, Nietzsche s'enferme longuement dans sa chambre d'hôtel. Il a obtenu un an de congé. L'Italie lui sera-t-elle favorable ? Il espère qu'elle sera son remède... Qui craint le plus la mort ? Les malades ou les bien-portants ? Allons, pense-t-il, les malades ne doivent pas être pessimistes, il s'agit de donner un sens à la vie.

Nietzsche reste quelques jours à Gênes, fait quelques promenades en compagnie des deux dames du train, arpente la *via degli Orefici*, ses boutiques enchanteresses, sa foule simple et ouverte. Il se laisse séduire par une broche qu'il offrira à Élisabeth, sa sœur.

Et c'est le bateau pour Naples... Profitant d'une escale à Livourne, il va visiter Pise où il a la surprise de revoir les deux baronnes, puis Paul Rée, un jeune moraliste de ses amis qu'il retrouvera sous peu à Sorrento.

Le 27 octobre 1876, Nietzsche débarquait à Naples. De la mer, quelle impression lui fit la baie ? Toujours est-il qu'il trouve la ville bruyante, crierde et indiscreète. Mais, attendu là par son amie Malwida von Mey-

senbug, dès le premier soir il faisait en sa compagnie une promenade en voiture au Pausilippe, la célèbre colline napolitaine. Un autre aspect de Naples apparut, alors à ses yeux. Et Malwida écrira :

*"C'était **une** de ces soirées comme on n'en voit que là ; le ciel, la terre et la mer nageaient dans une gloire de couleurs qu'on ne peut décrire mais qui imprègnent l'âme d'une musique merveilleuse, d'une harmonie où la moindre dissonance se fond et disparaît. Je vis le visage de Nietzsche s'illuminer d'une joie étonnée et presque infantine, et soudain, il éclata en cris de louange à l'adresse du midi..."*

Le 7 octobre 2000, atterrissant à Naples, j'essaie d'imaginer l'aspect de la fameuse baie quand Nietzsche la vit cent-vingt-quatre ans plus tôt... Il serait certainement déçu s'il la revoyait aujourd'hui. Je fais partie d'un voyage organisé par le Musée du Biterrois. Objectif : visite archéologique et culturelle de la Campanie et séjour à Sorrento comme Nietzsche ! Dès lors, comment ne pas penser à lui ? Tous ceux que son message a émus l'auraient fait. D'autres participants à ce voyage y ont-ils songé ? Je l'ignore. Enfin, je précise que ce texte n'a pour ambition que de chercher à savoir ce que fit Nietzsche durant son long séjour à Sorrento (six mois) en regard du mien (six jours).

Le séjour de Nietzsche à Sorrento se fera à la villa Rubinacci, louée par Malwida von Meysenbug, instigatrice du voyage et du lieu choisi. Malwida était une vieille demoiselle, amie des Wagner, que Nietzsche avait connue et appréciée quand il fréquentait régulièrement Richard et Cosima. Depuis 1872, il correspondait régulièrement avec elle. En 1848, à trente-deux ans, elle avait vécu une grave déception sentimentale. Elle avait aimé un jeune et beau théologien, Théodore Aithaus. Malwida avait joint l'admiration à l'amour quand il était passé du christianisme à la libre pensée. Hélas, l'homme était trop beau pour une seule femme. Il n'avait même pas attendu les fiançailles pour l'abandonner. Sur le plan sentimental, Malwida en était brisée pour la vie. Avec les hommes, elle n'avait plus connu désormais que de l'amitié.

Malwida avait publié en 1869 "*Les Mémoires d'une Idéaliste*". Nietzsche avait lu ce livre qu'elle compléta par la suite. Et Wagner ? Elle l'avait connu à Paris en 1859 et, depuis, l'admirait profondément. En 1870, Wagner l'avait choisie comme témoin lors de son mariage avec Cosima. Malwida ne comprenait pas que celle-ci, devenue Madame Wagner, pût rester attachée aux rites de l'Église chrétienne. Là-dessus, Nietzsche abondait dans son sens. Deux frères de Malwida avaient été ministres, l'un en Autriche, l'autre en Allemagne mais, en dépit de la particule accordée à son père, elle jouait les démocrates...

SAMEDI 7 OCTOBRE 2000 : Notre avion, de la compagnie grecque "Olympic Airways", après survol des îles d'Ischia et Procida, se pose sur l'aéroport de Napoli-Capodichino à 14h30. Autocar jusqu'à Sorrento, à 50 km au sud. Découverte de la banlieue et de la baie de Naples par Torre Annunziata, Castellammare di Stabia, Vico Equense, Meta, Piano di Sorrento, Sant'Agnelo, côté mer ; le Vésuve et les Monts Lattari, côté terre.

Installation à l'Hôtel Rivage, vers la sortie ouest de Sorrento. La ville est accrochée en à-pic sur la mer. La côte y étale des anses naturelles. Vue magnifique sur le golfe. Plantations étagées d'agrumes et d'oliviers. Le citron de la région fournit une variété de *limoncello* (liqueur) renommée. Une partie de notre hôtel donne sur l'extrémité ouest du Corso Italia, l'artère principale de la ville. L'autre partie donne sur la mer.

Après installation, nous visitons la cathédrale, très originale, et quelques rues animées et commerçantes. La ville comporte de nombreuses autres églises et deux musées qui ne sont pas à notre programme : le musée archéologique de Villa Fiorentino qui présente des bronzes et des céramiques provenant des nécropoles de Sorrento et de sa péninsule; le musée Correale de Terranova qui conserve un bel ensemble de marbres grecs et romains, des vases et un échantillon des arts mineurs des XVIIe et XVIIIe siècles (mobiliers, faïences, marqueterie), plus une collection de tableaux de l'École napolitaine.

Le soir, il est fort agréable de se promener : douceur du climat, commerces ouverts jusqu'à 23 heures, musiciens et chanteurs à la terrasse de certains cafés, atmosphère détendue et bon enfant.

Maintenant, à Sorrento, Nietzsche est l'hôte de Malwida. Idéaliste, dévote de Wagner, bonne et intelligente mais naïve, elle a le sens du confort et de l'amitié. Elle a loué la villa Rubinacci pour tout l'hiver, et plus s'il le faut. Tout est prêt pour y recevoir ses amis. Cette maison comprend deux terrasses. L'une donne sur la baie, le Vésuve, Naples et Ischia. L'autre sur des citronniers et la montagne. Malwida s'est réservé l'étage. Le rez-de-chaussée est le domaine des amis. La villa est située dans un secteur où de modestes rues se faufilent parmi des jardins qu'entourent des murs de pierres. Des cyprès, des figuiers, des vignes s'en échappent à profusion... Côté mer, des orangers la séparent de la falaise. Tout est fait pour que Nietzsche trouve là un merveilleux hiver où se mêlent l'air de la mer et celui de la montagne.

L'installation laisse à chacun son indépendance. Le cénacle est maintenant au complet. Les invités sont : Paul Rée, docteur ès lettres, philosophe "moraliste", admirateur de Nietzsche, Albert Brenner, un jeune étudiant assidu des cours de Nietzsche, et Nietzsche lui-même.

Quel était l'emploi du temps ? Généralement, le matin chacun travaillait séparément. On se retrouvait lors des repas. Au déjeuner, on décidait des promenades de l'après-midi mais les moments privilégiés étaient ceux de la soirée, passés ensemble au salon. On lisait à haute voix des livres de son choix, on en discutait, on commentait...

Plus tard, évoquant avec nostalgie ces soirées, Malwida écrira :

"Que Nietzsche était doux alors, qu'il était encore conciliant, combien sa nature bienveillante faisait encore équilibre à son intelligence dissolvante ! Qu'il pouvait être gai, rire de bon cœur, car malgré notre sérieux la plaisanterie et la gaieté ne manquaient pas dans notre petit cénacle ! Le soir, quand Nietzsche se calait bien à l'aise dans son fauteuil, les yeux abrités derrière sa visière, quand le docteur Rée, notre excellent lecteur, s'asseyait près de la table où brillait la lampe, et que le jeune Brenner, en face de moi, près de la cheminée, m'aidait à peler les oranges pour le souper, je disais en plaisantant : "Nous représentons vraiment une famille idéale, quatre personnes qui se connaissent à peine, qui n'ont ni liens de parenté ni souvenirs communs, et qui mènent ensemble, en parfait accord, en pleine liberté, une vie qui satisfait l'esprit et le cœur."

Parlait-on de Wagner ? Évidemment, car... préméditation ou non de Malwida, il se trouvait qu'elle avait choisi Sorrento sachant que les Wagner y séjourneraient à la même période... Ils s'étaient effectivement instal-

lés à l'Hôtel Victoria avant le groupe de la villa Rubinacci. Impossible donc que les uns et les autres ne se rencontrassent point. Malgré le contentieux qui couvait entre lui et les Wagner, Nietzsche accepta leurs invitations : pas moins de six en un mois avant que Richard et Cosirna ne regagnent Bayreuth après une escale à Rome. Nietzsche était trop courtis pour se dérober mais il mit à profit ces ultimes rencontres pour ciseler sa pensée sur l'art avant de la coucher par écrit dans *les prochaines pages de "Choses humaines, trop humaines"*. Sorrento marquera la fin des conversations avec Wagner.

Le "contentieux" Nietzsche/Wagner appelle quelques précisions et sans doute est-il nécessaire ici de quitter un peu Sorrento.

Née en 1869, "l'idylle" entre Nietzsche et Wagner a duré trois ans mais le philosophe n'a pas pour autant été aveuglé par son admiration pour le "vieil enchanteur". Outre la musique, il y eut aussi entre eux un commerce d'idées. Nietzsche a exposé la profondeur philosophique de Wagner qui s'est lui-même dit impressionné par la vision nietzschéenne de l'antiquité en tentant de construire la forme nouvelle de l'opéra à partir de la tragédie grecque. Wagner, sûr de son art, n'a pas vu grandir près de lui la jeune et ombrageuse supériorité philosophique de Nietzsche qui n'a cependant pas provoqué sciemment le malentendu.

Dans une lettre à Nietzsche de 1870, Wagner écrit : "(...) Vous pouvez beaucoup pour moi ; vous pouvez prendre sur vous toute une moitié de la tâche que le destin m'assigne. Je me suis toujours mal trouvé de mes expériences philologiques ; vous vous êtes de même mal trouvé de vos expériences musicales : c'est bien ainsi (..) Vous, restez philologue et, restant tel, laissez-vous diriger par la musique. C'est sérieusement que je parle ici..." Wagner exprime ici clairement l'origine de la querelle. Il désire que Nietzsche soit seulement le théoricien de son art musical.

Nietzsche n'agrèera cette sujétion qu'un moment. Tant qu'il pensera que la musique de Wagner exprime la philosophie tragique. Puis, il rejettera cette dépendance, fruit de l'égoïsme de Wagner. Intimement, Nietzsche ressent déjà que Wagner n'accepte sa collaboration qu'à la condition d'y occuper toute la place. Toutefois, officiellement, le soutien à Wagner continue à l'emporter.

En 1872, après la parution de "La naissance de la tragédie", Wagner félicite Nietzsche. Comment faire autrement, l'ouvrage fourmillant de passages qui le portent aux nues. Si Wagner encense Nietzsche, c'est dans la mesure où il y voit un reflet de sa vision de l'art. Visant

Nietzsche, Wagner n'écrit-il pas : "Enfin, une voix étrangère aura parlé de nous et nous l'aurons pleinement approuvée..."

En 1873, Nietzsche rédige un "Appel au peuple allemand" pour les actionnaires de Bayreuth. Il s'agit de recueillir des fonds pour le théâtre que projette Wagner afin de régénérer l'art allemand. En 1876, bien que blessé dans son wagnérisme, Nietzsche écrit sa *IVe Intempestive* en soutien à Richard. Titre : "Richard Wagner à Bayreuth". Les Wagner en sont profondément touchés. Pourtant, dans des *Fragments posthumes* de 1874, Nietzsche avait déjà exprimé des réserves sur la personnalité et l'œuvre de Wagner. Plus tard encore, il écrira :

"Il est difficile d'attaquer Wagner dans le détail sans avoir raison. Son art, sa vie, son caractère, ses opinions, ses inclinations et ses aversions, tout a des points faibles. Mais dans l'ensemble sa personnalité résiste à toutes les attaque..."

A la parution de "Richard Wagner à Bayreuth", le compositeur écrit à Nietzsche : "Ami ! Votre livre est prodigieux. D'où vous vient cette expérience de moi ? Venez donc bientôt !"

En août 1876, quand Nietzsche arrive pour les représentations inaugurales, Bayreuth est illuminée, enguirlandée, pavoisée... C'est une colossale kermesse. Sont là l'empereur Guillaume 1^{er} un public international de snobs, de banquiers, de millionnaires acclamant à la fois le II^{ème} Reich et Wagner. Devant les musiques militaires jouant le "Kaisermarsch" et les cortèges officiels, Wagner se rengorge de vanité, ivre de son succès, sensible à toutes les flagorneries... Nietzsche n'en peut plus. Horrifié, il s'enfuit.

Il quitta Bayreuth convaincu qu'il lui fallait maintenant réaliser seul ce qu'il avait cru devoir entreprendre avec Wagner. C'est dans cet état d'esprit qu'il s'installait à Sorrento trois mois tard.

Étrange destin pour ces deux génies, qui s'admirent mutuellement malgré tout, que se retrouver là, dans cette lointaine Italie du sud. En dépit des apparences, l'un et l'autre travaillent : Nietzsche prépare "*Choses humaines, trop humaines*"; Wagner construit son "*Parsifal*". Ils forment une sorte d'adversaires/amis qui s'attirent comme des aimants, et se reverront donc à Sorrento.

Wagner a sans doute deviné ce que son fidèle disciple lui reproche dorénavant : un affadissement de sa pensée, le glissement d'un athéisme fier vers un christianisme mou... Et Parsifal en sera la démonstration. Avant que Wagner quitte Sorrento, ils se côtoieront dans une dernière promenade, l'ultime, celle qu'on sait sans retour. Par un

somptueux après-midi de l'automne campanien, ils chemineront, silencieux, pris par leurs souvenirs comme des amants en fin de passion... qui ont compris sans se le dire qu'il serait vain d'aller plus loin. Ceux qui ont vu le golfe de Sorrento baignant dans le crépuscule savent combien ce moment, dans ce décor, a dû être poignant.

Dans ce paysage propice aux adieux, comme si l'heure inévitable de cette confession était venue, Wagner a-t-il parlé de Parsifal ? Non pas comme d'une œuvre d'art, mais comme d'une expérience religieuse. S'agissait-il moins de musique que de pénitence ? Non plus d'un art de vivre mais de la grâce d'une bonne mort ? Un peu comme la recherche d'une absolution obtenue par l'œuvre ultime en expiation du passé ? Peur du "Jugement dernier" ? Réconciliation avec les puissances religieuses qui gouvernent l'Allemagne ?

Nietzsche n'aurait rien répondu. Le pouvait-il ? Il écrira ensuite dans son carnet : ***"Je ne suis pas en état de reconnaître une grandeur qui n'est pas sincère envers elle-même. Se jouer à soi-même la comédie me soulève de dégoût..."***

Wagner, à cet instant, était-il un comédien ? Peut-être pas. N'était-il pas la proie d'un sentiment que connaissent bien certaines natures inquiètes... Avec l'âge, s'est-il senti envahi par le "sens du péché" ? Alors, Parsifal, cet acte de foi, pourquoi ne l'en délivrerait-il pas ?

Nietzsche, atterré, a dû sourire avec hauteur devant l'effondrement de ses espoirs, de son amitié passionnée... Quoi, Wagner, le grand Wagner, s'abaissant, tombant au niveau des pauvres vérités chrétiennes. Allons, Frédéric, il faut vivre maintenant pour d'autres "vérités", plus hautes... Tout cela n'a été que "choses humaines, trop humaines" Ce sera le titre de l'œuvre qu'il rumine déjà.

Nietzsche et Wagner ne se reverront plus. Sans doute, Nietzsche n'a-t-il jamais mieux aimé Wagner qu'au moment de leur séparation. Il l'écrira plus tard : ***"Au moment du dernier adieu, lorsqu'on se quitte parce que le sentiment et le jugement ne vont plus de pair, c'est alors qu'on s'approche de plus près. On frappe contre le mur que la nature a dressé entre nous et l'être qu'on abandonne..."***

Tous ceux qui aiment Nietzsche, tous ceux qui aiment Wagner - et je suis de ceux-là - s'ils ont eu la chance d'aller à Sorrento, doivent graver dans leur mémoire que c'est là que prit fin la collaboration visible, de ces deux génies, visible seulement, car dans leur cœur et leur pensée, ils n'ont jamais cessé de s'appeler... Cette rupture pouvait-elle être évi-

tée ? Mais on ne fera pas ici, comme dans toute rupture, la banale mais triste récapitulation de ce qui a été et de ce qui aurait pu être...

DIMANCHE 8 OCTOBRE 2000 : 8 heures. Devant l'hôtel, Pasquale, notre chauffeur italien, nous attend au volant de son car. C'est un homme discret et fort compétent. Venant de Castellamare, Antonio, notre guide est là aussi. Il est du type jovial, bon vivant, les yeux malicieux, le langage plein d'humour. Sa bonhomie cache une autorité certaine. Il sait garder ses troupes en main, mais sans vraiment le faire sentir. Sa culture est grande, mais sans affectation, sans pédanterie, elle coule naturellement. Ce matin, il nous guidera dans Pompéi, cet après-midi, dans Herculanium.

Pompéi est le témoignage le plus poignant qui se puisse voir d'une ville romaine antique et ceci, grâce, si l'on peut dire, à l'éruption du Vésuve du 24 août 79. Antonio prévient qu'il sera impossible de tout voir. En conséquence, qu'on s'abstienne de lui en faire le reproche...

La ville s'étend sur 64 ha. Et encore, toute une partie reste à dégager. Elle est entourée d'un mur d'enceinte percé de sept portes. Les rues sont rectilignes et se coupent à angle droit sauf le noyau le plus ancien qui remonte au VI^e siècle avant notre ère. Parmi les maison d'habitation et les commerces, se détachent: le Forum, bordé de portiques et de divers bâtiments officiels ou religieux ; les thermes stabiens avec la décoration raffinée de la voûte de l'*apodyteriurn* (vestiaire). Nous ne visiterons pas le Forum triangulaire, le théâtre, le quadriportique, l'Odéon, mais nous verrons la grande palestre et les abords de l'amphithéâtre et surtout diverses maisons intéressantes, notamment celle des *Vettii* et ses fines peintures dont un Priape au phallus démesuré posé sur le plateau d'une balance et, surtout, une frise adorable divisée en treize compartiments représentant des amours et des Psychés dans l'accomplissement de différents métiers ou activités sportives, le tout d'une grâce et d'une élégance inouïes ; les mosaïques de la maison du Faune, celles de la Grande et de la Petite Fontaine ; l'auberge, la boulangerie de *Popidius Priscus*, le lupanar - très visité et où il faut faire la queue eh oui, le sexe attire toujours... Il n'y a pourtant pas grand chose à voir dans ce lupanar : une dizaine de petites pièces dont cinq à l'étage. Elles comprennent des lits en maçonnerie sur lesquels on posait un matelas. A l'entrée de chaque pièce, de petits panneaux érotiques vantaient les talents des prostituées...

Puis, nous passons à l'atelier de *Verecundus*, au thermopilium avec ses récipients encastrés dans le comptoir pour la vente des boissons ; et d'autres encore... Et des jardins, dont celui de *Lorius Tibertinus* ; le tout commenté avec compétence et humour par Antonio.

Le plus émouvant, ce fut sans doute notre rencontre avec quelques-unes des victimes de l'éruption, figées-là dans les derniers instants d'une horreur vieille de deux mille ans, et ce grâce au système de l'archéologue Giuseppe Fiorelli, mis au point en 1863 et consistant à couler du plâtre dans les cavités laissées par les corps. Les attitudes ainsi restituées sont poignantes de réalisme et reflètent soit la terreur, soit la résignation douloureuse des ultimes instants de ces malheureux. Ont-ils imploré un dieu ? Vraisemblablement, pour certains d'entre eux. Mais en vain, comme toujours...

Après le déjeuner, pris à Pompéi, le car nous dépose à Herculaneum. Ensevelie sous plus de dix-huit mètres d'amas divers lors de l'éruption, cette couche rendit les fouilles difficiles mais permit une conservation exceptionnelle des édifices. En raison de l'urbanisation actuelle du secteur, seule une modeste partie de la ville romaine a pu être exhumée.

Il pleut quand nous pénétrons sur le site. "*E allora, Messieurs-dames...*" Antonio commence souvent ainsi ses explications. Il nous fait remarquer - contrairement à Pompéi - l'absence de sillons laissés par les roues des chars sur les dalles des rues. Ce qui laisse penser que la ville était résidentielle et privilégiait la tranquillité. La partie dégagée ne comprend pratiquement pas d'édifices publics. Ils sont plus loin, sous l'actuelle zone habitée. Notre périple va presque essentiellement consister en la visite des maisons les mieux conservées : Maison d'Aristide, Maison d'Argos, une des rares dont l'étage supérieur est resté en l'état, Maison de l'Auberge, Maison du Pressoir, Maison de l'atrium aux mosaïques, Maison de Neptune et Amphitrite, etc. On trouve aussi des termes avec secteur séparé hommes/femmes, décorés d'élégantes mosaïques et un collège des Augustales qui avaient la charge du culte de l'empereur. Dans la petite pièce réservée au gardien, on retrouva son corps étendu sur le lit. A la sortie du site, nous assistons au passage d'une pittoresque procession catholique à la mode napolitaine.

A l'hôtel, après le dîner, Madame Lapeyre, conservateur du Musée du Biterrois, nous donne d'intéressantes précisions sur ces visites, notamment sur les différents styles rencontrés.

Où en était la philosophie de Nietzsche au moment de son installation à Sorrento ? Nietzsche pense qu'une civilisation est un tout analogue aux ensembles biologiquement solidaires. Dans un ensemble vivant, aucun organe ne saurait changer sans agir sur tout le reste. Une civilisation, pour "performer", implique un effort concerté de toutes les énergies qui la font vivre. Elle est prédestinée à une certaine vie qui souffre et meurt quand ses organes dégénèrent par atrophie ou par pléthore, ce qui se détecte à travers les manifestations mentales, morales ou artistiques d'un peuple ; bref, dans sa philosophie. Dans l'esprit du Nietzsche de la période sorrentine, notre époque tenterait de réaliser trois systèmes d'idées génératrices de civilisation : l'intellectualisme, le naturalisme, le personnalisme.

Dans l'intellectualisme, le "vrai" se reconnaît à ce qu'il est intelligible. La science en offre un type parfait. Il s'agit de faire de tout le devenir, si multiple en qualité, une trame homogène où les faits apparaissent comme des concepts liés. Toute vie collective et civilisée n'a de sens que par l'intelligence qui la pénètre et qu'elle sert. Tout ne serait qu'idées qui cheminent aux fins de surmonter la réalité sensible. La moralité même se réduit à un savoir d'où dépend notre conduite personnelle... Tout le réel devient intelligible à mesure qu'il est connu, parce qu'il est imprégné d'intelligence. Le rythme logique de cette pensée ne se découvrant qu'avec la philosophie, on peut avancer que la civilisation moderne a pour âme une philosophie rationnelle comme le Moyen-âge avait pour âme une religion.

Le naturalisme objecta que cette unité "intelligible" de l'univers n'apparaît pas. La déraison, le contingent, l'inconnaissable sont partout. Si le réel physique se prête au calcul mathématique, encore est-ce parce que les données numériques lui en sont fournies par l'expérience. La matière n'a pas cette unité qui lui viendrait d'une pensée construisant des concepts dans un espace et dans un temps eux-mêmes conceptuels. Elle n'a qu'une unité de composition. Une conscience est une unité de composition. Des sensations dispersées, des images, des souvenirs s'organisent en un ensemble unifié de perceptions. Enfin, des émotions éparses, mais jointes aux mouvements habituels du corps, se fondent en un ensemble effectif que l'habitude rend stable jusqu'à former un caractère. **L'individu intérieur a une unité de composition comme le corps...**

Et la société ? Ne se compose-t-elle pas d'individus juxtaposés dans l'espèce, produits d'un entraînement traditionnel ? Peuvent naître ainsi toute une

gamme de structures sociales, issues de besoins changeants. Il en est même qui satisfont à des **besoins imaginaires**, comme les structures religieuses, tant il serait surprenant que l'esprit et la sensibilité des hommes fussent d'emblée adaptés au réel... Il n'y a pas de pensée collective. Chacun suit son appétit. L'art de conduire les hommes groupés ne change rien à leur nature élémentaire. Des disciplines coercitives sont créées pour prévenir les conflits. Entre-t-il autre chose que la force et la direction des composantes partielles ? La civilisation présente est un mélange de hideur et de rayonnement, de pourriture et de fécondité où la vie cherche sa voie, nous enseignant à l'accepter telle quelle, affreuse et belle mais sans renoncer à l'orienter car, par une sélection qu'il appartient à l'homme de diriger, la victoire ne devrait-elle pas être assurée à ce qui mérite de vivre ?

C'est là qu'intervient le personnalisme. Même dans nos pires infidélités, nous gardons cette philosophie. L'intellectualisme projette de si bien comprendre le monde que la pensée ne serait plus dans le monde, le monde serait dans la pensée... Mais que serait tout déterminisme, même intelligible, sans une libre réflexion créant elle-même la chaîne d'intelligibilité qui relie les faits à la fois dans le réel extérieur et dans la conscience ?

Le naturalisme empiriste projette de si bien observer le monde, sans y intervenir, qu'il ne laisserait rien échapper de la vie. Mais que serait une vie qui n'entrerait pas pour une part dans une conscience, de telle sorte qu'elle y apparaîtrait non seulement spontanée, mais créatrice sans réflexion, **c'est-à-dire libre** ? Et alors, comme il faut bien que la conscience, pour apparaître, existe déjà virtuellement dans l'organisme, comment ne pas admettre une conscience en germe dans la moindre cellule vivante et jusque dans l'atome ?

Les consciences des hommes ne font-elles pas partie d'une âme sociale qui a sa personnalité ? Nous habitons en elle et nous nourrissons d'elle comme elle se perpétue en nous. Les ethnies, les peuples, les nations ne sont-elles pas de telles âmes qui créent en commun les langages, les institutions, les formes d'art ? Le problème serait seulement de savoir comment restent vivantes la pensée et la volonté de chacun de nous au sein de cet ensemble et distinctes de lui, irréductibles, mystérieuses et créatrices... dans la mesure où une civilisation serait un milieu social où, comme en Grèce à un moment ou dans l'Italie de la Renaissance, commenceraient à "fourmiller les individualités"...

Quelle belle synthèse à réaliser... Est-ce possible ? Nietzsche s'implique dans ces trois philosophies. Si belles que soient les synthèses passées, il en médite une plus ambitieuse : la synthèse des synthèses !

L'intellectualisme l'attire pour la sérénité qu'il apporte, pour la prise sur l'univers. Il le craint pour la loi du déterminisme qui semble en découler et il souffrirait si pour comprendre l'univers par elle, sa volonté devait abdiquer devant cette loi destructrice de toute personnalité. Il prise le naturalisme pour son vigoureux sentiment de la vie, son courage novateur mais, en déchaînant les instincts, il crée dans l'art du désordre et, dans la civilisation, le risque est grand de soumettre l'élite à la poussée des multitudes... Aussi, Nietzsche donne-t-il la priorité au personnalisme pour son rôle essentiel dans l'art et la culture. Seule tache au tableau, ce mythe du Dieu personnel qui développe comme une cité d'ombres où ne pourra jamais s'acclimater l'existence terrestre des hommes. Les métaphysiques passées discutaient sur ce qui reste de notre liberté, soit que nous fussions en Dieu, soit que Dieu fût en nous, soit encore qu'il nous dirigeât de l'extérieur par une loi censée nous relier à lui. La vérité est qu'il n'y a plus de personnalité humaine dès qu'il y a une personnalité divine...

Que projette Nietzsche ? Il évince de l'intellectualisme ses conséquences déterministes, du naturalisme ses conséquences sociales, du personnalisme ses conséquences religieuses. Il cherche à faire un composé dont le dosage varie. De ces trois philosophies, il prend le droit métaphysique de créer un grand algorithme qui unifie toute la connaissance multiple et qui traduise, entre les formes du réel, à la fois des similitudes et une hiérarchie. Que serait un athéisme qui n'assure pas la grandeur de l'homme ?

Sa vie durant, Nietzsche se posera le problème du "vrai". Les vérités sont relatives. Toutefois, est vrai supérieurement ce qui vaut au regard du plus noble amour et de la plus haute intelligence. Nietzsche ne recrée pas le monde **au nom d'un jugement moral mais au nom d'un jugement de valeur** auquel doit s'attacher une civilisation qui devient alors un ensemble de normes auxquelles les hommes consentent à se soumettre parce qu'ils y trouvent, dans la joie ou la souffrance, leur plein épanouissement. Qui donc a le droit de créer des normes sinon celui qui démontre par le fait qu'il le peut... Ce n'est pas l'homme qui est la mesure de toute chose, mais le grand homme. Comment le reconnaître ? A ses qualités... N'en déplaise au christianisme, les premiers n'ont pas à être les derniers.

Comment vouloir pour toutes les consciences l'autonomie morale si elles n'ont pas l'autonomie de l'esprit ? Ceux qui ne sont que travailleurs peuvent-ils devenir des créateurs ? C'est ce que croyait Jésus si l'on suit l'Évangile. Entre Jésus et Nietzsche le litige est de savoir s'il y a des maîtres et des serviteurs. Pour Nietzsche, si l'on en a les qualités, il s'agit de ne pas accepter de rester en bas. Aucun avenir n'est fermé. *Si Dieu existait, comment accepterais-je de n'être pas Dieu !* s'écrie Nietzsche. En attendant... il lui faut dégager en nous la plus haute intelligence, c'est-à-dire : **la liberté de l'esprit**. Voilà où en était le Nietzsche de Sorrento.

(A suivre...)

Esquisse d'une sagesse athée

L'Union des Athées se fonde sur les philosophies matérialistes des siècles passés, qu'elle actualise.

Elle écarte de ses recherches toute divinité, toute superstition ou croyance religieuse quelconque.

Elle opte pour le régime démocratique, représentatif et vertueux.

Elle préconise le respect de la nature et des êtres vivants après satisfaction des besoins ordinaires des hommes.

Elle recommande les Droits de l'Homme dans des sociétés laïques, justes et solidaires, qui vivent en paix.

Elle oeuvre pour l'éradication de l'ignorance, de la misère et de la faim dans le monde.

Elle encourage les sciences et les techniques ; la littérature et les arts, pour le bonheur de l'Humanité.

Elle prend en compte la marche lente du temps sans illusions mal venues sur le genre humain.

Elle conjugue, en un rapport dialectique, pessimisme raisonné et optimisme volontariste.

Max Bayard.

3 avril 2008

BUFFON ET LA SORBONNE

Max Bayard



Buffon 1707-1788

Couronnement de dix années d'effort, Buffon publie en 1749 à Paris, de l'Imprimerie Royale du Louvre, dans le format in-4° avec des figures de Sève, les trois premiers volumes de son « *Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy* ».

Il y expose la manière de traiter l'Histoire Naturelle, la Théorie de la Terre, l'Histoire générale des Animaux et l'Histoire générale de l'Homme, la Description du Cabinet du Roy étant effectuée par son ami, concitoyen de Montbard et anatomiste distingué, Louis Jean-Marie Daubenton.

Cette superbe édition coloriée de mille exemplaires connut un succès foudroyant et de nombreuses rééditions, mais provoqua rapidement

un scandale – disons philosophique plus que scientifique – qui vint jusqu’aux oreilles de Messieurs les docteurs en théologie de la Sorbonne.

Ceux-ci adressèrent alors une lettre courtoise – en réalité une réprimande – à l’Intendant du Jardin des Plantes le 15 janvier 1751 par laquelle ils l’informaient que son Histoire Naturelle « *était un des ouvrages qui ont été choisis par ordre de la Faculté de Théologie pour être examinés et censurés, comme renfermant des principes et des maximes qui ne sont pas conformes à ceux de la Religion.* »

Il s’ensuivit XIV propositions extraites de l’ouvrage « *qui ont paru répréhensibles* » et sur lesquelles le maître d’œuvre devait se s’expliquer de manière circonstanciée et se corriger.

Elles portaient sur la Théorie de la Terre et la formation des planètes ; sur De la nature de l’Homme et sur la définition de la vérité : Cf. Buffon – Œuvres – La Pléiade – 2007 – pp. 411 ss.

Buffon fit rapidement et facilement amende honorable dès le 12 mars en certifiant qu’il n’avait eu « aucune intention de contredire le texte de l’Écriture », ce qui à l’évidence était un pieux mensonge nécessaire à la tranquillité qu’exigeait son travail acharné. Sans doute aussi se souvenait-il du sort funeste de Giordano Bruno brûlé vif à Rome en 1600 et de Galilée assigné à résidence à vie à Arcetri en 1633, les deux scientifiques victimes de l’Inquisition.

*

Mais cela n’emporta pas la conviction d’un abbé anonyme (on cite toutefois le nom d’un certain Duhamel) qui publia un pamphlet broché à Strasbourg en 1754 contenant quatre *Lettres d’un philosophe à un Docteur de Sorbonne sur les explications de M. de Buffon*.

Cet ecclésiastique bien informé et pas forcément extrémiste, montrait par une argumentation charpentée en 138 pages in-72, que la Sorbonne en avait pris à son aise avec les prescriptions formelles des Écritures Saintes - spécialement la Genèse- pour ne pas trop gêner Buffon, qui pourtant s’en écartait manifestement : ancienneté de la Terre, silence sur le Déluge Universel, etc.

Il critiquait donc à la fois et sévèrement, les faiblesses de la Sorbonne et les insuffisances de la rétractation de Buffon qui n’envisageait pas de corriger ses textes.

Plus précisément encore, l'abbé s'en prenait à la Formation du Monde, la Vérité, les Vérités Mathématiques, Métaphysiques, Morales et l'Existence des Corps.

On ignore si Buffon en eut connaissance, mais on dit que le Saint-Synode moscovite s'opposa à la traduction en russe de l'Histoire Naturelle que Catherine II, admiratrice, lisait en français avant d'honorer son auteur de différentes manières.

*

Après avoir couvé durant trente ans, le feu reprit avec ardeur lorsque Buffon publia en avril 1779 son dernier grand texte théorique *Des Époques de la Nature*, où il envisage sept « jours-périodes » pour la création du Monde. Il le fait en s'appuyant sur « *la saine raison et la vérité des faits de la nature* » tout en se libérant le plus possible de la prétendue parole divine, non sans une bonne dose de mauvaise foi pour ne pas réveiller l'hydre sorbonique.

En vain car la Faculté se manifeste à lui dès le 3 novembre 1779.

Buffon est faite de sa gloire et les théologiens, profitant de l'ambiguïté de certaines formules du savant l'absolvent en partie en le détachant formellement de la cohorte des philosophes impies qu'il fréquentait : Diderot, Helvétius, d'Holbach et leurs épigones.

Restait pourtant le noyau dur de la Genèse que Buffon contredisait une fois encore, sur l'âge de la Terre (il passe de 30 à 70 000 ans) et l'apparition des premiers hommes (en ignorant Adam et Ève) etc.

L'affaire prit de nouveau un caractère public et provoque l'intervention de l'abbé Royou qui estime dans l'Année Littéraire, « avoir bien démontré que le système des Époques blesse également la saine raison et l'autorité des Écritures ».

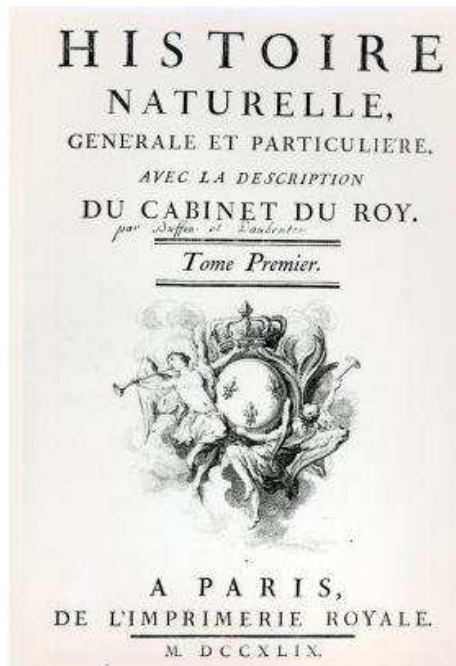
Malgré leur bienveillance diplomatique, les députés de la Sorbonne étaient placés au pied du mur et se devaient de frapper, ce qu'ils firent par de nouvelles Propositions « *qui (leur) ont paru répréhensibles* » en s'appuyant sur la Révélation biblique « *à laquelle tout physicien est obligé de se soumettre* » : Buffon – Jacques Roger – Fayard – 1989 – pp 554 ss.

Buffon qui avait 73 ans, répondit. Le texte est perdu mais on sait qu'il signa le 18 mai 1780 une seconde rétractation de peu d'importance à ses yeux car il a mainte fois dit à ses amis intimes, tel qu'à Hérault de Séchelles qui lui rendit visite à Montbard en 1785,

qu'il se moquait parfaitement de ces « *chicanes* » et de ce « *persiflage* » car « *les hommes sont assez sots* » pour se satisfaire d'un tel désaveu.

En évitant de justesse la censure formelle de l'ouvrage, la Sorbonne publia toute la procédure dans une brochure accueillie avec chaleur dans les milieux catholiques mais que la France intellectuelle des Lumières fit mine d'ignorer et qui est introuvable aujourd'hui.

Désormais, les Docteurs de la Sorbonne sont réduits au silence car leur combat contre les idées nouvelles est épuisé, sauf que réapparaît, deux cents ans plus tard, une approche littéraliste de la Genèse sous la forme du *créationnisme* qui sévit sur les deux rives de l'Atlantique, soulevant de nouvelles controverses universitaires, théologiques, scientifiques et judiciaires, d'où resurgit Buffon...



LA *FATIHA*, SOURATE OUVRANTE ET PÉNÉTRANTE...

Gilles Courtieu

Nous allons donc parler de la *Fatiha*¹⁰⁶, qui est la première sourate du Coran : la première dans l'ordre artificiel mis en place au moment de l'organisation (ou l'édition) du texte, aux alentours de 650, la tradition attribuant cette tâche au calife Othman...¹⁰⁷

Un mot déjà sur le sens de *Fatiha* : les traductions ont été multiples, les interprétations aussi. Il fait écho à "fath", la conquête, celle de la Mecque, en 630, ou celle du monde, comme on voudra. Les traducteurs ont proposé l'Ouvrante, l'Ouverture, la Liminaire (Blachère et Abu Salieh). Le sens du mot est en fait très sexuel, car plus loin que la notion de conquête, c'est celle de pénétration qui prédomine... Donc, la conquérante, ou la pénétrante...

Le texte, très court, est particulièrement populaire. Il est le passage du livre qui est le plus connu, dans l'ensemble du monde musulman. Car ne croyez pas que les personnes qui se disent musulmanes ont lu

¹ W. A. Graham, *Encyclopaedia of the Qur'an*, sv. *Fatiha* ; A. Jeffery, "A variant text of the *Fatiha*", in Ibn Warraq, *The Origins of the Koran*, New York 1998 ; Muhammad Harun, "Al-Fatihah and its Translators" in *Islamic Quarterly* 40, 1996 ; Tahar Gaïd (isl.), *La Fâtiha : étude et exégèse de la sourate d'ouverture du Coran*, Paris, 2001 ; Anonyme (isl.), *Le Coran expliqué à mon enfant. Tome 1, Sourate "Al-Fâtiha" et les neuf dernières sourates du Coran*, Paris, 2003 (ouvrage pour la jeunesse) ; Hani Ramadan (isl.), *Al-Fâtiha, l'Ouverture : commentaires et explications de la première sourate du Coran*, Lyon, 2002 ; Abderraouf (pseud.) Ben Halima (isl.), *La Fatiha et les dix dernières sourates : traduction annotée de l'exégèse du Coran d'Ibn Kahtî*, Gennevilliers, 2001 ; Pierre Lory, "Le commentaire de la Fâtiha de 'Abd al-Razzâq al-Qâshânî", *Etudes Arabes* 67-68, 1985 ; Angelika Neuwirth, Karl Neuwirth, "Sûrat al-Fâtiha – 'Eröffnung' des Textcorpus Koran oder 'Introitus' der Gebetsliturgie ?". Walter Gross, Hubert Irsigler & Theodor Seidl (ed.), *Text, Methode und Grammatik. Wolfgang Richter zum 65. Geburtstag*, St. Ottilien 1991 ; Sajjad H. Rizvi,"

¹⁰⁷ Nous conseillons l'excellent petit livre de Michael Cook, *The Koran : A Very Short Introduction*, Oxford 2000, qui traite avec brio, humour et compétence de ces questions.

le livre en entier : c'est un vieux truc pour impressionner l'infidèle, surtout quand votre interlocuteur prétend qu'il l'a appris en entier et par cœur à l'âge de 6 ans (mais qu'il a oublié depuis). Non, non, non, certains l'ont récité, sans rien comprendre, d'autres ont évité toute leur vie de le consulter, par épouvante. En réalité, le livre a obtenu un statut sacré, qui fait que la présence du livre est devenu plus important que sa lecture : un talisman, donc, qui ne devrait même pas être touché par les mains impures des kuffar. Alors la Fatiha, oui quand même, on la connaît bien : elle est en première position, et composée de seulement 7 versets ; ça va encore. La sourate jouit d'un statut spécial, bien sûr, ne serait-ce que par son emplacement, en tête du corpus. Or, quiconque s'intéresse à ces questions sait que l'ordre des sourates coraniques obéit à un principe étrange, et très artificiel, un ordre décroissant, de la plus grande à la plus petite. Cet ordre est inverse de celui de la production probable des sourates (ou de l'ordre de la révélation, si par hasard vous y croyez) : ainsi, les sourates les plus récentes, les dernières produites, sont placées devant, et les plus anciennes, primitives, archaïques, qui sont aussi les plus courtes, à la fin. Pourquoi donc ? Cela tient probablement à la doctrine dite de "l'abrogeant et l'abrogé", qui permet, en cas de contradiction, de remplacer le contenu d'un verset par un autre considéré comme plus récent. Admettons aussi que c'est un procédé de paresseux : les milliards d'élèves obligés de réciter par cœur le livre, sans rien n'y comprendre, étaient à l'évidence encouragés par la taille décroissante des chapitres !

Pourtant, chose étrange : la Fatiha ne respecte pas ce qui vient d'être dit. Elle est très courte, et néanmoins en tête, suivie par l'énorme sourate de la Vache, pénible et juridique.

Mais cessons la plaisanterie. Son emplacement anormal a une autre explication, plus sérieuse et assurée. Il est à peu près certain qu'elle ne figurait pas dans les corpus les plus anciens que l'on a retrouvé, comme dans le stock découvert à Sanaa au Yémen : dans les manuscrits les plus anciens, elle est absente, et le corpus, quand on en a de larges extraits, commence directement par la sourate 2, celle de la Vache. Elle a donc été ajoutée très tardivement, et elle est en fait la sourate la plus récente, la dernière intégrée au corpus. Pourquoi donc ? La réponse est dans le texte, que voici dans la traduction de R. Blachère :

Au nom d'Allah, le tout miséricordieux, le très miséricordieux.
 Louange à Allah, seigneur de l'univers.
 Le tout miséricordieux, le très miséricordieux,
 Maître du Jour de la rétribution.
 C'est toi que nous adorons, et c'est toi dont nous implorons secours.
 Guide-nous dans le droit chemin, le chemin de ceux que tu as comblés de
 faveurs, non pas de ceux qui ont encouru ta colère, ni des égarés.

Voici la traduction récente, et très sérieuse de S. Abu Sahlieh.
 Au nom de Dieu, le tout miséricordieux, le très miséricordieux,
 Louange à Dieu, le Seigneur du monde !
 Le tout miséricordieux, le très miséricordieux.
 Possesseur du jour du jugement.
 C'est toi que nous adorons, et c'est toi dont nous demandons l'aide.
 Dirige-nous vers le chemin droit.
 Le chemin de ceux que tu as gratifiés, contre lesquels (tu n'es) pas en colère
 et qui ne sont pas égarés.

L'explication est imparable : l'ajout est directement issu de la littérature liturgique chrétienne, et plus loin, de la tradition biblique. Comparez avec le Psaume 27/11 :

« Montre-moi, Seigneur, ton chemin,
 et conduis-moi sur une bonne voie,
 malgré ceux qui me guettent. »

La structure est aussi un indice : 7 versets, qui correspondent aux 7 versets du Pater Noster des chrétiens, c'est-à-dire un texte court, efficace et fédérateur. Rien à voir avec la sourate de la Vache, énorme et pénible... Par souci de propagande, il fallait trouver une parade, et donc un autre début au Coran...

Le contenu, enfin, de la sourate Fatiha doit être évoqué, pour souligner une évidence, occultée pourtant par les commentaires islamiques, et même par de nombreuses études pour le grand public : en plus de son emplacement anormal, de son intégration récente, la sourate Fatiha a un caractère exceptionnel, par rapport à tout le reste du corpus. C'est tellement énorme qu'ils ne le voient pas...

Le Coran, on le sait, est considéré par les musulmans croyants (mieux vaut le préciser, car la plupart des dits musulmans ne préféreraient pas avoir d'avis sur le sujet) comme l'expression divine intégrale et immédiate. Allah s'exprime, c'est la voix d'Allah, et la voie d'Allah etc..., d'où tous les problèmes de sclérose qui affectent ces sociétés, qui ne peuvent remettre en cause le contenu coranique. Tout

le corpus, disions-nous laisse parler Allah, tout, oui, sauf la Fatiha. Elle correspond exactement au contraire : comme dans les textes chrétiens, ce sont ici les croyants qui s'adressent à la divinité, dans une prière somme toute classique. Aucun savant islamique (qui n'ont de savant que le nom, ou la barbe, d'après nos canons à nous) n'a vraiment pu expliquer le hiatus absolu entre la Fatiha et le reste du texte... D'ailleurs, nous touchons peut-être à nouveau ici la question de la popularité de ce texte : là, les hommes peuvent s'exprimer, ont l'impression de s'exprimer... et Allah, lui, se tait.

Que s'est-il passé ? Le Coran a été composé, à partir d'un matériau divers, et ancien, dans les décennies suivant la mort de Muhammad, et dans le contexte des grandes conquêtes, afin de permettre la survie d'un empire arabe en expansion incontrôlée et risquant l'implosion. Le processus de construction d'une religion distincte, nouvelle, originale, peut être daté des années 680-700. Cela s'est passé autour de Damas, de Jérusalem, en Syrie-Palestine : à ce moment, les chrétiens sont encore largement majoritaires, et les Byzantins résistent de l'autre côté des frontières. Il y a un besoin urgent de livre, pour concurrencer les textes chrétiens, nombreux et anciens. Ainsi fut composé le Coran, assez vite en fait, et dans l'urgence. Mais les rédacteurs se sont rendu compte que ces maudits chrétiens avaient encore un coup d'avance, avec leurs prières. Alors, la Fatiha a été intégrée à l'ensemble, comme prière de synthèse, et polyvalente.

Un dernier indice milite en faveur de cette thèse, incompréhensible pour des musulmans pieux, inaudible même, satanique, car elle réfute l'hypothèse de création divine et instantanée du texte (aucun scientifique ne peut accepter, sous peine de ridicule). Des versions alternatives ont circulé du Coran (en Mésopotamie, par exemple, les corpus de Masud ou de Ubayy), avant d'être détruits par l'autorité califale. Mais un savant anglais a découvert au moins deux versions distinctes, l'une shiite trouvée en Iran, l'autre sunnite, en Egypte.¹⁰⁸

1- Nous louons grandement Allah, seigneur des mondes,
 Le clément, le miséricordieux,
 Celui qui est possesseur du jour du jugement.
 Nous te vénérons, et c'est toi que nous appelons à l'aide.
 Conduis-nous sur le chemin de celui qui est droit,
 Le chemin de ceux pour qui tu as montré ta faveur,

¹⁰⁸ A. Jeffery, *The Muslim World* 29/1939.

Et non pas celui de ceux contre qui tu es en colère et ceux qui se sont égarés.

2 - Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux,
 Louange soit à Allah ! Seigneur des mondes,
 Le généreux, le compatissant,
 Celui qui possède le jour du jugement,
 Quant à nous, ceux qui te vénèrent, et qui nous tournons vers toi en aide
 Conduis-nous dans le chemin de celui qui est droit,
 Le chemin de ceux à qui tu as accordés tes faveurs
 Et non celui de ceux contre qui tu es en colère,
 Ni ceux qui se sont égarés.

Il est probable que la Fatiha, intégrée plus tardivement, a échappé aux destructions, et aux rectifications, et alors les versions alternatives ont pu se maintenir encore.

L'affaire est vraiment capitale, et c'est aussi de la matière fissible, du point de vue islamique. Cela se joue sur quelques mots, mais qui démolissent tout le dogme. Le chercheur anglais, A. Jeffery, témoigne de la gêne de ses sources et il ajoute en note, à propos de la version égyptienne :

« The manuscript is still in private possession, and though the owner was willing to let me a copy the passage, and use it if I saw fit, he was not willing that his name be revealed, lest he come into disrepute among his orthodox Neighbors for allowing an unbeliever to see an uncanonical version of the opening sura of their Holy Book. »

Le sens de la prière n'est pas très compliqué à comprendre. Il n'a pas les obscurités archaïques et les ambiguïtés innombrables du reste du livre. Celui-ci a sûrement été composé pour être diffusé, compris vite et bien, pour contrer les chrétiens. Un point surtout a intéressé les exégètes islamiques, un point déplaisant, qui ne risque pas d'arranger la piètre opinion que la majorité de nos contemporains ont de cette religion et de son livre de référence. Qui sont les deux groupes qui encourent la colère divine, à la fin de la sourate ?0

Tabari, l'exégète le plus classique, et le plus intelligent développe de façon démesurée son commentaire, verset par verset, mot à mot, et il insiste surtout sur les identités des deux populations visées à la fin. Pour lui, et pour tous les autres, l'évidence est celle-ci : les premiers

sont les juifs, les seconds sont les chrétiens. Lisons un court extrait de son Tafsir :

7. le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs,
non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni des égarés.

(...)

non pas de ceux qui ont encouru Ta colère

Allâh a dit : Celui qu'Allâh a maudit, celui qui a encouru sa colère, et ceux dont Il a fait des singes, des porcs.

'Adi Bin Hatim a dit : "J'ai demandé à l'Envoyé d'Allâh au sujet de ceux qui sont désignés par ce verset : Non le chemin de ceux qui ont encouru Ta colère, il me répondit : "Ce sont les juifs, quant aux égarés ce sont les chrétiens"

Ibn Kathir, dans son Tafsir, développe la même idée, et après lui, toute la ribambelle des commentateurs sur quatorze siècles :

Ce verset de la sourate, distingue le chemin des vertueux que Allah a comblés de ses bienfaits, de celui de ceux qui encourrent la colère d'Allah qui sont dans l'égarement et qui ne sont plus dirigés vers la vérité.

Selon les interprétations des exégètes, les premiers sont les juifs d'après ce verset :

Allah a transformé en singes et en porcs ceux qu'il a maudits, ceux contre lesquels Il est courroucé.

Quant aux derniers, ils sont les chrétiens comme Allah les a mentionnés dans ce verset :

Qui se sont égarés autrefois et qui en ont égaré beaucoup d'autres hors du droit chemin¹⁰⁹.

Ceci a été confirmé aussi par le hadith suivant : Adi ibn Hatem a dit : « J'ai demandé l'Envoyé d'Allah au sujet de ceux qui sont désignés par ce verset : (Non le chemin de ceux qui ont encouru Ta colère), il me répondit : « Ils sont les juifs, quant aux égarés ils sont les chrétiens ».

¹⁰⁹ Coran 5/77.

BIBLIOGRAPHIE
 BERNADETTE RIGAL-CELLARD (DIR.)
*RELIGION ET MONDIALISATION - EXILS,
 EXPANSIONS, RÉSISTANCES*

Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2009. 420 pages, 26€

Bernard Blandre
blandreb@yahoo.fr

Le livre dont la rédaction a été dirigée par Bernadette Rigal-Cellard a été élaboré par une équipe internationale de 23 chercheurs qui, chacun dans sa compétence, ont évalué les effets de la confrontation des religions aux conditions nouvelles amenées par la mondialisation.
 Résumé :

B. Rigal-Cellard a étudié comment le Périgord est devenu un centre mondial de spiritualité : les grottes ornées de peintures paléolithiques lui ont donné un cachet prestigieux. La pauvreté du sol cultivable a provoqué un exode rural qui a laissé des espaces désertifiés ensuite en partie réoccupés par des Européens intéressés par les maisons en pierres de taille et des châteaux à vendre pas chers. L'un de ces immigrants a été l'anglais Bernard Benson qui a identifié l'*axis mundi* du dialogue entre l'Occident et l'Orient au château de Chabans. Convaincu que le Périgord échapperait à l'holocauste nucléaire, il acheta l'édifice en 1964 et y invita des lamas, ce qui introduisit le bouddhisme tibétain qui rayonna à partir de là. Il donna des parties de sa propriété à des maîtres tibétains qu'il concentra ainsi sur un petit espace géographique et les amena à collaborer. Des contraintes financières l'ayant amené à vendre le château en 1987, les différents centres bouddhiques prirent ensuite leur autonomie et commencèrent à rivaliser, mais l'implantation des centres était restée bien ancrée dans le Périgord et le prestige des maîtres tibétains y attira des groupes de sensibilité *new age* ou chamannique ; c'est aussi à La Gonterie-Boulouneix que Raël organisa le mouvement raëlien à ses débuts en 1975-1978.

Marc Spindler, Annie Lenoble-Bart et Etienne Damome ont étudié l'immigration africaine et les nouvelles identités religieuses à Bordeaux. Ils constatent que les Africains ont des difficultés à s'intégrer dans les Églises des pays dans lesquels ils immigreront, ce qui les amène à créer des structures parallèles, à introduire des Églises d'origine africaine ou exotiques.

Edwige Laffond présente l'évolution de la communauté russe orthodoxe de Savoie : elle a été fondée au début du XX^e siècle par des immigrés attirés par l'industrialisation puis par des exilés fuyant la révolution communiste de 1917. Leur enracinement dans l'orthodoxie répondait à un sentiment identitaire et l'église, installée à Ugine avec l'appui du patronat, était le lieu où les jeunes apprenaient le russe et le catéchisme. Les années 1940 furent celles d'une rupture : des célibataires n'avaient pas fondé de familles et la démographie russe savoyarde s'en ressentit. Un deuxième lieu de culte fut créé par des militants anticommunistes et fut le foyer de recrutement d'engagés dans la Ligue des volontaires français contre le bolchevisme qui alla combattre en Russie aux côtés des Allemands. Après la chute de l'empire nazi, une centaine de Russes retournèrent dans leur pays d'origine. Les enfants restés sur place apprirent le français à l'école et laissèrent la langue russe tomber en désuétude. Après la mort du père Chortak en 1980, le culte ne fut plus célébré qu'occasionnellement. En 2000 l'église d'Ugine était en ruines lorsqu'un groupe de militants entreprit de la sauver. A Noël ou à la veille de la pâque orthodoxe un culte y est célébré avec la participation d'un prêtre, d'un diacre et d'un chœur venus de Genève. Ceux qui fréquentent le lieu viennent de la région Rhône-Alpes et y recherchent leurs racines. Le bâtiment est au moins autant un lieu de mémoire que de spiritualité.

Josselin Tricou présente les assyro chaldéens de Sarcelles : ils sont membres d'une Église nestorienne basée dans la province turque de Hakkarî et rattachée à l'Église catholique romaine, et célèbrent leur culte en langue syriaque (araméenne). Considérés pendant des siècles comme des sujets de rang inférieur de l'empire turc, soumis aux tribus kurdes et objets d'une politique de turquisation, plus récemment pris en étau entre l'armée turque et la guérilla kurde, ils ont émigré massivement surtout à partir de 1980 et sur les 15 000 exilés,

quelque 9 000 se sont installés dans la région de Sarcelles. Étonnés de constater le manque de dynamisme de l'Église catholique et confrontés à la laïcité française, ils se sont pourtant adaptés au milieu ambiant : citoyens français, ils votent, s'habillent à la française et inscrivent leurs enfants à l'école publique. Ils fréquentent les églises paroissiales. Beaucoup de jeunes ont participé aux journées mondiales de la jeunesse en 2008.

Mais le communautarisme les a amenés à construire l'église Saint-Thomas inaugurée en 2004. Un clergé chaldéen y célèbre un culte en syriaque. On donne des cours d'araméen, on célèbre dans cette langue des baptêmes, des mariages et des obsèques. La survie à long terme de cette ethnie religieuse n'est pas assurée ; elle subit des tensions en ce qui concerne les mariages : endogamie ou unions mixtes ? Les jeunes maîtrisent de plus en plus mal la langue vernaculaire et encore moins la liturgique. On comprend mieux la messe en français et on va se mêler aux fidèles français d'origine. Les jeunes ont bien conscience de leur devoir de maintenir la tradition, mais ils ont créé une hiérarchie entre les éléments jugés plus ou moins prioritaires.

L'Église évangélique de pentecôte d'Arles, étudiée par Swann Cuyalaa, a été fondée en 1966 par un pasteur européen qui avait fait une longue carrière en Afrique. S. Cuyalaa en décrit le culte, marqué par la glossolalie, une certaine spontanéité sous l'inspiration du Saint Esprit, l'émotion collective. Cette Église a subi en 1993 le schisme du « souffle nouveau ». Fonctionnant dans une ambiance d'isolement, elle insiste sur l'évangélisation essentiellement à l'initiative de l'individu et par contact personnel.

Les sikhs de Bobigny, présentés par Elsa Blanc, sont membres d'une communauté ethnique et religieuse originaire du Panjab, en Inde.

Les sikhs sont arrivés en France au début des années 1980 ; ils y sont venus pour des raisons économiques et sociales, parce qu'ils se sentaient victimes de la discrimination du fait de la majorité hindoue, et suite à la grave crise politico-religieuse du Khalistan qui les a opposés aux forces de l'ordre de l'Union indienne en 1984. Ils sont entre 7 000 et 10 000 en France et leurs cinq centres locaux (*gurdwaras*) sont tous en Seine-Saint-Denis. Les premiers immigrés sont arrivés dans une grande précarité. Leur enracinement et l'émergence d'une

génération de sikhs nés en France à partir des années 1990 facilite l'intégration des nouveaux venus.

Les sikhs de Bobigny conservent les traditions des origines, qui ne sont pas seulement spécifiquement sikhes : en dépit d'une société officiellement égalitariste, les femmes sont d'une condition inférieure dans les faits et la société apparaît divisée en trois castes à l'intérieur desquelles on pratique l'endogamie – mais l'intégration dans la société française tend à primer sur les structures sociales archaïques. Inquiets du risque d'assimilation, les sikhs de Bobigny ressentent la nécessité d'approfondir leur culture, d'où la création d'associations culturelles aux cotés de la cultuelle : art martial *gatka*, danses du Panjab ... Ils conservent des relations avec le Panjab par les moyens modernes de communication et à l'occasion de voyages touristiques, cultivent le sentiment d'avoir été victimes de discrimination et débattent sur la nécessité ou non d'y créer un état indépendant sikh. Le *gurdwara* de Bobigny, installé dans un pavillon acheté en 1989 pour remplacer l'ancien local loué à Bagnole, est le plus important des cinq ; il est tout à la fois un lieu de culte (en langue panjabi), un centre administratif, une cuisine, une salle d'étude, un local où l'on apprend la langue panjabi mais aussi le français, l'histoire et la religion des sikhs, un lieu d'hébergement et un foyer de solidarité et de forum.

Les sikhs en France ont été affectés par les effets de la loi du 15 mars 2004 qui interdit le port de signes ostentatoires d'appartenance religieuse dans les établissements scolaires publics. Quelques élèves portant le turban ont été exclus du lycée de Bobigny. Se sentant pour cela persécutés, les sikhs français sont enclins au compromis : un filet de tissu maintenant les cheveux qu'il faut garder longs tend à remplacer le turban, et Elsa Blanc n'écrit rien sur le port éventuel du poignard sikh, le *kirpan*. On met en valeur le sacrifice des soldats indiens sikhs tués sur les champs de bataille français pendant la première guerre mondiale. Les offrandes et la collecte de fonds annuelle donnent à la communauté de Bobigny l'indépendance financière vis-à-vis des institutions indiennes. L'usage de la langue française se développe chez les jeunes. Quelques français autochtones se sont convertis. Un sikhisme de France émerge.

Massimo Introvigne étudie les accusations récurrentes du Moyen Âge au XVI^e siècle selon lesquelles des juifs seraient auteurs de sacrifices humains d'enfants chrétiens et rappelle les injonctions des papes contre ces rumeurs infondées.

L'Église universelle du royaume de Dieu, qui a attiré l'intérêt de Luisa Weiner, est une organisation pentecôtiste centralisée fondée en 1977 au Brésil où elle est devenue très puissante et s'est mondialisée depuis 1985. Elle est présente en France à Paris depuis 1992, Lyon, Marseille et Cayenne, et en Guadeloupe ; en Suisse elle est établie à Genève en 1933, Lausanne et Zurich. Elle a aussi des membres à Lugano et Bâle. Dans ces deux pays, elle a évidemment intéressé d'abord des immigrés lusophones : en France, des Portugais ensuite relayés par des Africains issus des anciennes colonies portugaises, d'où une évolution vers un type « église noire » et une compétition avec les marabouts. Les fidèles, en majorité des femmes, se recrutent surtout par bouche à oreille. Le culte, dans une ambiance émotionnelle, se fait de plus en plus en langue française. Il en est de même à Genève, alors qu'à Zurich l'allemand tend à s'imposer. Le rituel en Suisse est plus fidèle à celui de l'Église-mère qu'en France, et on arbore le drapeau helvétique. Le cas de l'EURD révèle cependant la difficulté des Églises importées à déborder du milieu des communautés d'immigrées.

Etienne E. Damome montre que l'Afrique subsaharienne est devenue un champ de compétition des religions qui s'y implantent en multipliant les radios religieuses et les programmes religieux dans les radios non confessionnelles depuis les années 1990.

On y assiste à une croissance rapide des églises évangéliques qui font un prosélytisme dynamique avec des campagnes d'évangélisation dans une ambiance de miracles. Des églises venues du Brésil sont arrivées depuis la fin des années 1980.

L'islam y est aussi très actif. Ses confréries fournissent des refuges pour la préservation des identités locales. Les marabouts proposent des solutions concrètes aux problèmes personnels. Des prédicateurs formés en Arabie Saoudite amènent un wahhabisme qui ambitionne d'épurer la religion des éléments culturels autochtones. Ils sont en compétition avec les Ahmadis qui mettent l'accent sur le temporel et

dont le fonctionnement intègre des éléments caractéristique de ceux des ONG.

Des prophètes et guérisseurs africains ont acquis une audience internationale, tels que le nigérian T.B. Josuah qui reçoit des patients venus d'Europe ou l'ivoirien Kakou Séverin qui multiplie les voyages dans le monde.

Les radios favorisent une individualisation du croire. Elles donnent aux auditeurs des éléments qu'ils sélectionnent et intègrent dans leurs propres systèmes de pensée. Elles démocratisent l'accès aux sources du pouvoir religieux, légitiment ceux qui s'en emparent. Le recrutement d'adeptes par la radio précède souvent la création d'une communauté de fidèles mais tous les auditeurs n'y adhèrent pas systématiquement. Les radios vulgarisent la doctrine de la prospérité, de l'intramondainisation du salut, d'un monde manichéen et mettent en veilleuse la théologie de la sainteté et du sacrifice.

L'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, dite « mormone », est née aux États-Unis et conserve des aspects très américains : ses dirigeants et les milliers de missionnaires qu'elle envoie dans le monde sont en grande majorité des citoyens des États-Unis. En étudiant l'expérience des jeunes missionnaires qui ont travaillé deux ans en France et en Haïti, Carter Charles a constaté qu'ils sont revenus au pays avec une image généralement positive de leurs pays d'accueil dont la culture les a influencés. C'est un élément qui favorise la transition d'une Église états-unienne à une religion globalisée.

Le principal intérêt de la contribution que George D. Chryssides a apporté à la connaissance des témoins de Jéhovah réside dans la mise en valeur des réformes institutionnelles apportées en décembre 1975. Se pose le problème de l'extinction progressive de la catégorie des oints, les 144 000 témoins de Jéhovah choisis pour être transformés en êtres spirituels pour régner durant le millénium et dont le recrutement s'achève avec la génération de 1914, bien vieillissante. Progressivement certaines fonctions de direction sont occupées par des responsables plus jeunes issus de la grande foule.

Sébastien Gregov et Pierre Rimbas consacrent une importante étude sur les rosicruciens : apparus en Allemagne au XVII^e siècle, leur système de pensée a été marqué par l'orientalisation sous l'influence

de Helena P. Blavatsky, est passé en Amérique et en est revenu transformé en Europe. Les deux auteurs décrivent minutieusement les différentes ramifications liées aux orientations divergentes des principaux dirigeants.

Jean-Pierre Laurant met en valeur l'influence de René Guénon, qui s'inscrit dans un cadre mondialisé : l'Occident a besoin de l'aide de l'Orient pour son redressement spirituel. Des réseaux s'appuient sur sa pensée : tariqah soufies, loges maçonniques et cercles d'études. Son appel au retour à la tradition a eu des échos dans le monde musulman, en Russie, en Amérique du Nord aussi bien qu'en Europe occidentale.

Nadedja Chtchetkina-Rocher montre comment Elena Roehrich a modifié l'enseignement théosophique de Helena P. Blavatsky : selon celle-ci, un langage perdu peut être recherché dans la mythologie, les rites secrets indiens, les textes du bouddhisme tantrique, la structure des pyramides et des grands sanctuaires et le recueil akashique. La dégradation de la science occulte résulte de trahisons volontaires et l'Inde est l'ultime réceptacle des secrets de la connaissance ; Égypte et Chaldée représentent un stade de dégradation mystique et les Hébreux n'ont jamais possédé les connaissances supérieures. H.P. Blavatsky multiplie les références à la science qu'elle oppose à la théologie chrétienne, joue des savants contre d'autres savants ; elle réserve à la théosophie les fondements, l'origine des choses, les secrets de la vie et de l'esprit, le grand tout et l'univers, et laisse les restes à la science. Elena Roehrich gauchit ces théories : pour elle la dégradation du langage mystique est contrebalancée par des pouvoirs psychiques qui permettent de récupérer la communication perdue : on peut accéder au monde suprasensible par la télépathie, la télégnosie, le rêve, la transe et la méditation. Versant dans un scientisme magique, elle rêve d'une technologie de l'invisible : des écrans enregistrant les traces mentales des dormeurs, des énergies mentales et des fluides cosmiques. Pour elle le monde nouveau devra être placé sous le signe de la force de la pensée.

La contribution apportée par Molly Gilbert- Chatalic prouve de vives tensions parmi les adeptes du bouddhisme tibétain : on connaît bien le 14^e et actuel Dalai Lama, mais la Nouvelle Tradition Kadampa

s'oppose à lui. Cette école vénère une divinité, Dorjé Shugden, dont la dévotion est condamnée par le Dalai Lama. La NTK est partisane d'une référence à la seule tradition Geloupa et considère comme impures les adjonctions issues d'autres traditions (Sakya, Nyingma et Kagyu) alors que le Dalai Lama adopte un comportement beaucoup plus œcuménique. La NTK est en conflit ouvert avec le Dalai Lama accusé de vouloir exercer un pouvoir despotique.

Molly Gilbert- Chatalic révèle aussi un étonnant syncrétisme chez les unitariens universalistes bouddhistes : l'Association Unitarienne Universaliste, basée à Boston, se considère moins comme chrétienne qu'accueillante de chrétiens ; déjà en 1987 elle reconnaissait la WICCA et des unitariens universalistes fondèrent une Alliance des Païens Unitariens Universalistes. En 1995 ils admirent que les religions asiatiques, dont le bouddhisme, pouvaient être des sources d'enseignements spirituels. Cela fit émerger les unitariens universalistes bouddhistes regroupés dans une Communauté Unitarienne Universaliste Bouddhiste qui recrute surtout dans les classes moyennes et moyennes supérieures blanches des États-Unis. Ils n'admettent pas de dogmes : l'autorité réside en la personne qui fait l'expérience de la vérité. Ils ne font pas de prosélytisme et ne semblent guère avoir déjà débordé des limites des États-Unis.

G.D. Chryssides montre l'occidentalisation d'une forme élitiste du bouddhisme, le Vipassana : comparé à sa forme asiatique originelle, il s'appuie davantage sur les textes écrits et son corps enseignant comporte plus de femmes et de laïcs, ce qui risque d'en laisser des aspects tomber en désuétude.

Suzana R.C. Bornholdt étudie l'adaptation de l'organisation bouddhiste japonaise Soka Gakkai au Brésil où elle est présente depuis 1960. Recrutant d'abord parmi les immigrés nippons, elle a dû étendre son action à l'ensemble de la population du pays après que son dirigeant Ikeda s'est vu refuser un visa en 1974. Sa stratégie consiste à laisser à l'arrière plan son caractère religieux et à se présenter comme une Organisation Non Gouvernementale qui oriente son action vers deux objectifs : l'éducation et la préservation de la forêt amazonienne.

La mondialisation de la construction des temples hindous est présentée par Pierre-Yves Trouillet : il montre que l'hindouisme est en fait une religion très diversifiée, syncrétique et dynamique et qu'il exporte ces caractéristiques en s'adaptant aux milieux locaux. A Londres les temples reproduisent les différences qui les caractérisent dans leurs régions indiennes d'origine. Dans l'espace caraïbe et aux États-Unis ils sont au contraire caractéristiques d'un hindouisme généraliste et œcuménique. Dans l'île Maurice les temples sont spécifiques aux différentes castes ; l'influence du groupe majoritaire issu du nord de l'Inde se heurte à la résistance des minoritaires, notamment des Tamouls qui ne se disent même plus hindous, ignorent le dieu Shiva et construisent des lieux de culte de leur divinité Murugan. A Trinidad les brahmanes puis les missionnaires de l'*Arya Samaj* ont implanté un hindouisme homogénéisé et politisé, opposé à la culture créole dominante. Aux Mascareignes et dans la Caraïbe les temples des grands dieux se distinguent des temples populaires des déesses de villages.

L'Inde reste le pays- référence : c'est elle qui propose les styles architecturaux dans la mesure du possible. C'est elle qui exporte les statues, les artisans et les officiants ; c'est à partir d'elle que des divinités mondialisent l'espace dans lequel on leur rend un culte. En contrepartie la diaspora imprime sa marque en Inde : un temple de Chennai financé et géré par des hindous des États-Unis regroupe les répliques des six lieux de pèlerinage régionaux de Murugan autour du temple de Ganesh à l'imitation de l'édifice de New York.

Alain Rocher met en évidence les dynamiques sectaires dans le néo-shintoïsme : les profonds bouleversements vécus par le Japon depuis l'ère Meiji au XIX^e siècle ont provoqué une grande scissiparité : à coté du shintoïsme impérial officiel les autorités de l'époque Meiji ont admis l'existence de 13 sectes et prohibé les nombreuses autres. Après 1945, la libéralisation a favorisé un grand foisonnement et une grande inventivité. Alain Rocher s'est efforcé d'établir une classification dans cette nébuleuse ; il distingue :

- les groupes néo-traditionalistes, des religions proches du shintô de l'époque de Edo ou des 13 courants de la première modernité
- les groupes dont les dogmes et les orientations sont une métonymie des systèmes traditionnels

- les groupes peu nombreux qui essaient une réélaboration théorique ou philosophique
- des courants qui associent la spiritualité à la science
- des groupes éthico- centristes qui élaborent des systèmes de valeurs
- des sectes aux tendances animistes ou chamanistes
- des groupes qui oscillent entre le messianisme et l'apocalypisme
- quelques groupes qui ébauchent une sortie du religieux au profit d'un réinvestissement esthétique du champ éthique

Tout ceci est empreint de pacifisme, de faiblesse dogmatique, d'archaïsme, d'écologisme et de neutralité politique.

La mondialisation des frères musulmans, évoquée par Cédric Baylocq, s'accompagne d'une différenciation géographique vis-à-vis de l'Égypte où ils se sont créés en 1928. Ils luttent contre les partis chrétiens libanais dès 1956, peuvent se rapprocher du djihadisme salafiste en Jordanie et en Palestine. En France leur cheikh Fayçal Mawlawi qui a séjourné à Paris a incité les étudiants musulmans à créer l'Union des Organisations Islamiques de France (UOIF). Dans ce pays les frères musulmans s'abstiennent de faire de la politique et se limitent aux domaines du social et du religieux. Leur discours, leurs pratiques, leurs orientations théologiques et leurs engagements associatifs ne s'alignent pas sur le modèle égyptien. Ils placent leur foi au cœur de leur engagement mais s'adaptent à une réalité sécularisée.

Dans une importante contribution sur l'islam en Suisse, Sami A. Aldeeb abu-Sahlieh montre l'incompatibilité entre le droit islamique (*charia*) et l'état de droit helvétique et par extension occidental : les deux systèmes s'opposent sur la liberté religieuse, le droit de la famille, de la succession, l'(in)égalité hommes-femmes.

La *charia* est opposée au principe de la résidence de musulmans en pays de mécréance mais suite aux mouvements migratoires des ouvrages le tolèrent finalement à condition que les musulmans appliquent les normes islamiques et convertissent la population locale. Ils y font pression pour faire appliquer la loi islamique par étapes. C'est dans ce contexte qu'il faut situer la votation par laquelle une majorité

de suisses ont fait interdire la construction de minarets dans leur pays.

L'ouvrage s'achève par une présentation du néo paganisme russe (*rodnoverie*) rédigée par Nadedja Chtchetkina- Rocher. Peu structuré, il s'est surtout développé depuis les années 1990 et rassemble quelque 10 000 personnes. Il a des aspects très divers allant d'un nationalisme confinant parfois au nazisme à une sorte de patriotisme universaliste incluant des éléments caractéristiques de la nébuleuse mystique ésotérique.

Ce qui précède montre la grande diversité et la richesse de ce recueil, qui n'est ici que résumé. Les contributions des uns et des autres peuvent donner l'impression d'une simple juxtaposition d'articles, mais une idée force se dégage : les courants religieux se mondialisent, et la globalisation crée des différenciations régionales à l'intérieur d'un même courant de pensée.

Le livre mérite sa place dans toute bonne bibliothèque.

Bernard Blandre

NB : les contributions relatives à la Soka Gakkai, aux mormons, au vipassana et au néo paganisme russe sont rédigées en langue anglaise. Des résumés en français sont publiés dans le numéro de janvier-février 2011 de *Mouvements religieux* (AEIMR, B.P. 70733, F. 57207 Sarreguemines cedex)

"FILS D'HOMME" ET AUTRES LOCUTIONS DIFFICILES DANS LES DEUX TESTAMENTS.

Marco Treves

"Fils d'homme", que j'écrirais sans article et sans majuscules signifie simplement "homme", car chaque animal (sauf les mulets) descend d'animaux de la même espèce. Dans Ézéchiël le fils d'homme est le prophète lui-même. Dans Hénoch éthiopien je crois que le fils d'homme soit Judas Macchabée. Dans Daniel VII, 13 il n'y a point de fils d'homme. Il y a quelqu'un semblable à un fils d'homme, c'est à dire un ange à forme humaine. Dans Daniel VIII, 17 c'est Daniel. Dans le Nouveau Testament c'est Jésus, comme pour réfuter d'avance le dogme de la naissance d'une vierge.

Je proteste contre l'usage de mots comme "kerygme" qui n'existe dans aucune langue moderne. En grec classique on trouve *kêrygma* "ban ou proclamation par un héraut", mais dans le Nouveau Testament le mot est employé dans le sens de "prédication". Personne n'explique en quoi il se distingue de l'"évangile" ou "bonne nouvelle". L'usage de mots rares et difficiles sert à donner un faux air scientifique à des raisonnements confus.

Quant aux pseudo-accomplissements de prédictions ou de ressemblances entre les épisodes de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, je crois qu'il faille en distinguer trois types :

1 - Ressemblances fortuites, comme celle entre la croix et la perche ou fut placé le serpent d'airain. Justement l'autre jour je vis un tableau du Bronzino où le serpent d'airain représentait symboliquement le Christ.

2 - Ressemblances non-existantes. Comme le verset qui voit dans le nom de Jésus l'accomplissement de la prophétie : "Il sera appelé Emmanuel."

3 - Épisodes inventé pour accomplir les prophéties comme le voyage à Bethléem (Je suis persuadé que Jésus était né en Galilée). Mais dans maints cas on est incertain à quelle catégorie tel épisode appartient.

Je n'ai jamais rencontré dans l'Ancien Testament ni le mot "messie" ni aucun mot qui puisse être traduit "messie". J'ai trou-

vé plusieurs expressions du désir du retour des princes de la maison de David. On ne trouve pas le terme "messie" dans le Nouveau Testament parce qu'il est un mot araméen et le N. T. est écrit en grec. On y trouve souvent la traduction grecque de ce mot, c'est à dire *khristos*.

Et que signifie la phrase : "Mon royaume n'est pas de ce monde ? Croyez vous que Jésus espérait de régner sur les morts, comme Pluton ? Ou bien sur une planète lointaine, se désintéressant des hommes ?

Ce qui me paraît certain est que les apôtres s'attendaient qu'il rétablisse le royaume d'Israël (Actes I, 6 9).

Le mot grec *logos* a plusieurs significations. Chez les stoïciens c'est la loi de l'univers, l'âme du monde, etc. Dans le Nouveau Testament c'est toute autre chose. *Logos* peut signifier simplement "parole" Saint Jérôme le traduit par "verbum", (à mon avis correctement). La parole de Dieu peut être celle qui est transmise au peuple par les prophètes ou bien les commandements de Dieu comme ceux de Genèse XV, 1 et de I Rois VI, 1 1. La phrase est fréquente dans Jérémie. Elle peut être aussi la Torah, comme en Deut. XXXIII, 9 et dans le Psaume CXIX. Les premiers Chrétiens croyaient que Jésus était l'équivalent de la Torah. Ainsi la Parole de Dieu, qui pour les générations antérieures s'était manifesté dans la Torah et dans les prophéties, était censée s'être finalement incarnée en Jésus. A mon avis cette conception n'a rien à voir avec le Stoïcisme.

La locution "fils de Dieu" peut signifier simplement "israélite" comme en Deut. XIV, 1. Elle peut désigner des êtres comme Satan (Job 1, 6). Elle peut désigner des hommes particulièrement honorés, comme le roi Iannée (Dans le Psaume II) et Salomon. Quand Jésus dit "Notre Père" dans sa prière, il voulut dire sans doute "père des Israélites". La doctrine que Dieu est le Père de tous les hommes, bien qu'implicite dans l'Ancien Testament, n'y est jamais formulée explicitement. On la trouve chez les Grecs dès Homère (Zeus est le père des hommes et de dieux) et chez les Juifs dès Philon.

On ne connaît pas le nombre des apôtres. Dans les Évangiles on a l'impression qu'ils étaient cinq ou six. Le Talmud en nomme cinq. Probablement leur nombre varia dans les mois de la prédication. Bientôt la tradition en fixa le nombre à douze, sans doute pour en faire des envoyés aux douze tribus d'Israël. Ce nombre prouve qu'à cette époque :

- 1) on ne prévoyait pas la conversion des païens au christianisme.
- 2) on considérait les Samaritains comme des vrais Israélites. Dans les périodes où les Juifs et les Samaritains étaient amis, on considérait ces derniers comme les descendants de neuf tribus et demie et les juifs comme les descendants de deux et demie. Dans les périodes où ces deux nations étaient hostiles, on considérait les juifs seuls comme Israélites, on parlait de la déportation des Israélites du Nord par les Assyriens et on appelait les Samaritains "Cuthéens". En effet ni les Juifs ni les Samaritains étaient des Israélites purs. Il n'y a point de races pures, il y a toujours eu des mariages mixtes.

